20 JANVIER 1951

N° 275 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

LE « PREMIER » CANADIEN A PARIS

Au cours d'un bref séjour à Paris, M. Louis Saint-Laurent, premier ministre du Canada, a été reçu par le président de la République. Ses entretiens avec M. Pleven et les ministres intéressés ont confirmé l'identité de la position des deux pays sur les problèmes internationaux. Au sortir de la grand-messe à Notre-Dame, à laquelle il avait assisté avec le général Vanier, ambassadeur du Canada, M. Saint-Laurent fut salué par Mgr Brot, auxiliaire de l'archevêque de Paris, Mgr Feltin.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE »

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Le centimètre *exagère !*

Lady *rectifiera !*

Accuser discrètement ce qui est joli, rectifier les petites imperfections, maintenir, réduire au besoin et faire mentir un centimètre qui exagère, sans jamais priver la femme de sa pleine liberté de mouvements... faire de n'importe quelle robe une robe seyante, tel est le rôle de

Lady PARIS

Maintenir, tout en laissant à votre corps la *souplesse* et la *liberté* d'une jeune liane.

la gaine souple qui maintient

Gros : BERNIER - 12, rue St-Sauveur - Paris

RIO-DE-JANEIRO

AVEC RIO et BUENOS-AIRES, l'Amérique du Sud ouvre ses portes toutes grandes au monde...
magie des couleurs...
exubérance d'un peuple, beauté des sites, l'Amérique latine est entrée à grands pas dans le nouveau siècle.

L'EUROPE DU NORD à 32 heures de vol de L'AMERIQUE DU SUD !
Deux Douglas DC 6 de **SAS** s'envolent chaque semaine pour BUENOS-AIRES et font escale à LISBONNE, DAKAR, RECIFE, RIO-DE-JANEIRO, MONTEVIDEO. Correspondance pour SANTIAGO DU CHILI assurée à MONTEVIDEO sans visa de transit.

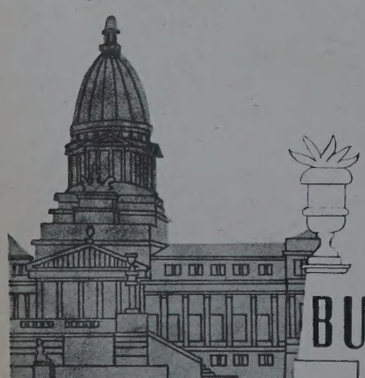
LE SERVICE A BORD SPÉCIFIQUEMENT SCANDINAVE, EST ASSURÉ PAR UN STEWARD UNE HOTESSE ARGENTINE ET UNE HOTESSE SCANDINAVE.

Renseignements et Billets

SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM

125. CHAMPS-ÉLYSÉES . PARIS . BAL. 41.42

et toutes agences de voyages

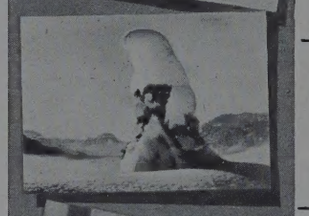


BUENOS-AYRES

5 CONTINENTS, 30 PAYS SONT DESSERVIS RÉGULIÈREMENT PAR LES DOUGLAS DC 6 DE **SAS**

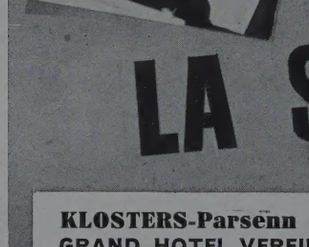
AROSA
HOTEL AROSA KULM
Atmosphère d'accueillante intimité - de belles chambres agréablement chauffées - cuisine exquise. Les plus belles pentes à proximité de l'hôtel. Patinoire et place de curling. Vie mondaine. Orchestre Hazy Osterwalder.
EN ÉTÉ : GRAND HOTEL BRUNNEN

AROSA
GRAND HOTEL TSCHUGGEN
Maison de 1er rang, au seuil des vastes champs de ski. Centre des sports d'hiver. Bar. Dancing. Cuisine renommée. Tout confort. TSCHUGGEN-CLUB. Janvier et mars : conditions particulièrement avantageuses. F. BUCHLI, directeur.
En été : Grd Hôtel et Kurhaux Tarasp.



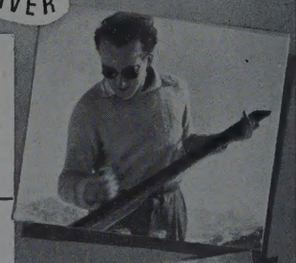
AROSA
HOTEL EXCELSIOR
Maison de tout premier rang pour sportifs et familles. 100 lits. 25 salles de bains privées. Situation privilégiée, ensoleillée, à l'abri du bruit. Toutes les chambres au midi avec loge. Orchestre, professeur de ski. A proximité des téléskis et patinoires. Prop.-dir. : H.-A. Sieber-Ott.

ST-MORITZ
CHANTARELLA HOUSE
L'hôtel au soleil. Situation incomparable au centre des splendides champs de neige de Saint-Moritz. Premier ordre.
Tél. : 3 33 03 Dir. W. Scheel.



CELERINA à 5 min. de St-Moritz-Engadine
HOTEL CRESTA PALACE
200 lits. Confort moderne. Tous les sports d'hiver. Service d'autobus avec Saint-Moritz.
Ecrivez à Georges Bisenz, directeur.
L'endroit le plus ensoleillé de l'Engadine.

LA SUISSE
CET HIVER

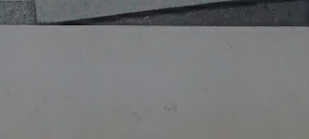


KLOSTERS-Parsenn
GRAND HOTEL VEREINA
Maison de famille de tout premier ordre, munie de tout confort moderne. Restaurant Grisons. Dancing - Grill-room. Arrangements forfaitaires. Nouveau téléférique Klosters - Gotschnagrat - Parsenn. Thomas Hew, propr.-directeur.

KLOSTERS-Parsenn
HOTEL SILVRETTA
200 lits (Grisons) Tél. 38353
Tout confort moderne. Orchestre. Bar. Dancing.
Pension à p. Fr. S. 20.
Gasthof Hirschen.
Même direction. Pension à p. Fr. S. 16.
Georges C. A. Hangartner-Fanciola, directeur.

LENZERHEIDE
GRAND HOTEL KURHAUS
De tout premier ordre. Entièrement renové. Situation tranquille et ensoleillée. Cuisine fine et soignée. Bar. Pavillon. Tea Room. Excellent orchestre. Distractions. Renseignements par toutes les agences de voyages et par la direction.
A. POLTERA.

LENZERHEIDE
HOTEL SCHWEIZERHOF
Le centre de la vie mondaine et sportive. Tout confort. Cuisine exquise. Orchestre. Dancing. Bar. Pension : Fr. S. 19 à 26.
Prix très avantageux en janvier.



DAVOS-Dorf
SPORTHOTEL MONTANA
Meilleure situation en plein soleil et au centre sportif, près de la gare de Davos-Dorf et du funiculaire Parsenn. Tout confort. Bar avec dancing. Pension de Fr. S. 19 à 25.
Propr. Famille Husler.

SAMEDAN 1.750 m. d'altitude près de **St-Moritz.**
Station idéale pour les sports d'hiver. Patinage, curling, hockey sur glace, école suisse de ski. Hôtels et pensions de toutes catégories.
Bureau de rens., Samedan (Engadine).

IM ZURICH

7me ANNÉE — NUMÉRO 275 20 JANVIER 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA FRANCE AUX CÉRÉMONIES UNIVERSITAIRES DU CAIRE

De grandes fêtes, organisées à l'occasion du jubilé de l'Université Fouad-Ier, ont réuni au Caire de nombreuses personnalités scientifiques et littéraires. Parmi les hôtes qui entouraient S. M. le roi Farouk à la brillante soirée du palais d'Abdine on reconnaît, au premier rang (de gauche à droite), les ambassadrices de l'Inde, des Etats-Unis, de France, d'Espagne et S. Em. le cardinal Tisserant. Notre collaborateur Georges Duhamel, de l'Académie française, que l'on voit, ci-contre, avec M. Yvon Delbos, ancien ministre, et S. E. Taha Hussein pacha, nous livre, dans sa chronique de ce même numéro, quelques-unes des impressions qu'il a recueillies durant son séjour au Caire, où il était l'invité du gouvernement égyptien. Ci-contre également, M. de Comnène, directeur du lycée français d'Héliopolis, avec S. E. Moustapha Fahmi pacha, directeur de la municipalité du Caire, et S. E. Pully Bey, directeur des Affaires privées de S. M. le roi.

Ces documents, dus à Archaz, photographe privé de S. M. Farouk, nous ont été transmis en exclusivité par notre envoyé spécial Robert Vaucher.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

LONDRES. Réunis en conférence pour étudier les problèmes de l'Empire, les premiers ministres du Commonwealth ont été les hôtes des souverains britanniques à un déjeuner donné au palais de Buckingham.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

BONN. Les conversations d'experts ont commencé entre les hauts commissaires alliés et la délégation désignée pour discuter les conditions d'une contribution éventuelle de l'Allemagne à la défense occidentale. On voit ici le général Ganeval sortant du Petersberg en compagnie de l'ex-général allemand Speidel (à droite).

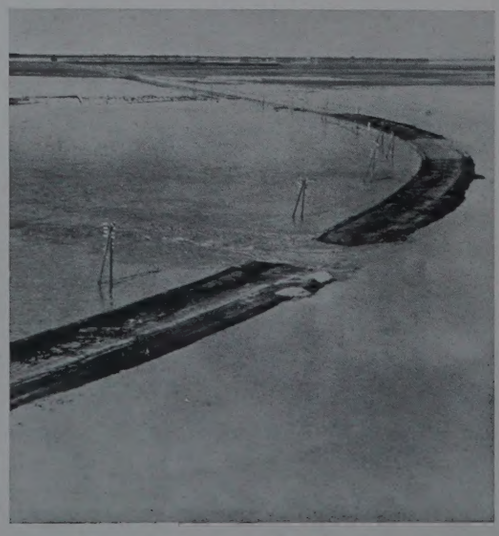
LONDRES. Le premier ministre du Pakistan, q avait marqué quelque hésitation à se rendre à conférence du Commonwealth, en raison de l'affaire d Cachemire, a finalement fait le voyage avec sa famill

BERLIN. Armée de fusils français et de mitraillettes anglaises, la police des secteurs occidentaux de l'ancienne capitale allemande effectue des exercices d'alerte où la rapidité est une qualité exigée.

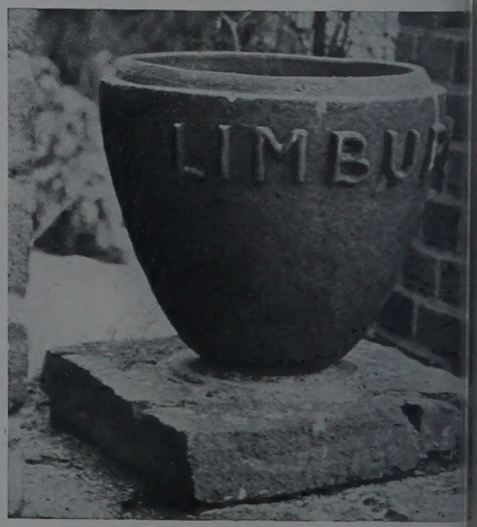
LA HAYE. Cette enfant vêtue d'un somptueux costume de style est la princesse Irène des Pays-Bas, qui a joué *Cendrillon* au cours d'une fête donnée par l'école où elle poursuit ses études, près d'Utrecht.

PARIS. Le Conseil municipal a reçu à l'Hôtel Ville six cents combattants d'Indochine en trai ment dans les hôpitaux parisiens et auxquels a offert une séance récréative précédée d'un goû

COREE. En dépit des conventions internationales, la Croix-Rouge ne protège pas les blessés contre les mitrailleuses des communistes chinois, ainsi qu'en témoigne l'aspect de cette ambulance percée de balles.



FEZ. La plaine du Gharb, la plus riche du Maroc, a été ravagée par des inondations qui ont détruit 150.000 hectares de cultures. Les dégâts causés par cette catastrophe atteignent des centaines de millions.



AMSTERDAM. La population hollandaise est i gnée par l'acte de profanateurs qui ont dérobé couvercle d'un des vases qui ornent le monum symbolisant les sacrifices de la nation pendant la gue

LA SEMAINE

OKIO. La police japonaise, dont voici un groupe notographié devant l'Ecole de police, doit former noyau d'une force militaire au cas d'un réarmement du Japon que le général Mac Arthur croit possible.

ENNE. Les Autrichiens ont donné une dernière euve de leur affection pour le président Renner assistant en foule à ses obsèques solennelles, que femme et la fille du défunt suivaient en voiture.

NDRES. L'hiver en Angleterre est pluvieux, et mesure que la silhouette des navires ancrés sur Tamise s'élève au-dessus du parapet des quais Londoniens s'inquiètent d'une possible inondation.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quel étonnement ! Et je devrais dire quelle révélation ! J'écris ces lignes en rentrant du Caire où je me suis rendu, à l'invitation du Gouvernement égyptien, pour assister aux cérémonies qui ont marqué le soixante-quinzième anniversaire de la Société Royale de Géographie, le vingt-cinquième anniversaire de l'Université Fouad-Ier et l'inauguration de l'Institut du Désert, institut qui porte le nom du même souverain.

Mon dernier séjour datait de près de quatre ans. Pendant tout le mois de janvier de l'année 1947, j'ai voyagé dans le Delta du Nil, interrogeant les savants, les lettrés, les hommes politiques et les diplomates, regardant, avec une égale attention, les puissants et les humbles, les hommes en place et le petit peuple de la rue. Or, de ce séjour, qui était alors le troisième, j'avais gardé grand souvenir et j'avais consigné mon témoignage dans un petit livre intitulé *Consultation aux pays d'Islam*. Revenu, pour la quatrième fois, au Caire, c'est à peine si j'ai reconnu l'Égypte. Assurément les éléments du tableau classique sont toujours en place. Que les touristes se rassurent, le pittoresque n'est pas moindre que naguère et que jadis. Mais l'Égypte semble en proie à une crise qui est non pas comparable à une crise de croissance, mais plutôt à une explosion et j'ajouterai : à une explosion philosophique.

Je laisse de côté l'aspect temporel du phénomène : l'afflux des foules rustiques, par exemple. Et cet afflux n'est pas médiocre, car la population du Caire a augmenté d'un demi-million d'âmes en quatre ans. Je laisse de côté l'effort de construction, et il est pourtant prodigieux : de toutes parts, surgissent les maisons, les édifices publics. Non, ce qui m'a frappé, c'est la volonté soudaine, manifestée par le peuple égyptien, d'égaler, dans l'ordre de la connaissance, les nations occidentales.

La réforme essentielle, je la vois dans la création d'un enseignement primaire obligatoire. C'est Taha Hussein, notre ami, Taha Hussein que la France a eu récemment encore l'occasion de saluer, d'honorer, de remercier, qui est à l'origine de cette révolution, Taha Hussein qui était, hier encore, Bey et que le Roi Farouk vient d'élever à la dignité de Pacha. Écrivain renommé, ardent patriote, apôtre de la civilisation, Taha Hussein Pacha est en train de transformer l'Égypte. Il va lui permettre de chercher les éléments d'élites nouvelles dans le peuple des paysans, dans ce peuple robuste et travailleur qui ne trompera pas l'attente de ses maîtres et de ses apôtres.

Pour assister à cet événement qui est comparable à une nouvelle naissance, le gouvernement égyptien avait invité cent cinquante lettrés, savants ou écrivains. Ils sont venus de toutes les parties du monde libre. Ils ont compris que l'Égypte, sans cesser de tenir son rôle d'inspiratrice à la tête des pays d'Islam, s'est désormais tournée, avec résolution, vers cet Occident qui lui a, aux temps anciens, demandé des lumières et des leçons et qui ne manquera pas aujourd'hui de la remercier et de la payer de retour.

Si l'on me priait de donner une formule simple pour expliquer ce que je sens, je dirais : l'Égypte est, désormais, la plus orientale des nations occidentales.

★

L'une des grandes surprises que me réservait mon récent séjour tient à la réforme intervenue, pour certains actes de la vie sociale, dans le sentiment de l'exactitude.

Tous les voyageurs qui ont parcouru les pays d'Orient et d'Extrême-Orient ont, parfois avec irritation, parfois avec étonnement, certains même avec une heureuse philosophie, découvert que les hommes de l'Est ne sont pas, comme nous, prisonniers de la minute. Nul, en ces pays, ne considérant le temps avec un scrupule trop servile, personne, en définitive, ne souffre. Si tout le monde est en retard, l'erreur individuelle se trouve, en quelque sorte, corrigée et absoute par le consentement général. Seuls trépignent d'impatience les déracinés mal adaptables, les gens de passage, ceux qui tombent du ciel, je veux dire de l'avion, avec tout un harnois de préjugés.

Cent cinquante ou deux cents personnes étaient assemblées au Caire, venues de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud. Il y avait beaucoup à voir, beaucoup à dire, beaucoup à entendre, beaucoup à faire. Toute action avait une place fixée dans le temps et toute action s'est trouvée accomplie à l'heure dite. Je ne pense pas que l'on aurait été plus strict à Londres, à Paris ou à New-York.

Je vois là une preuve nouvelle et singulièrement frappante de cette volonté que nous montre l'Égypte de se conformer aux disciplines occidentales, sans pour cela perdre le sentiment profond des traditions, des lieux et du climat. Les hommes qui ont construit les Pyramides étaient éclairés par ce même ciel qui brille aujourd'hui sur le Nil et nous avons lieu de penser qu'ils ne traitaient pas le temps avec désinvolture.

Entre toutes les conquêtes intellectuelles que l'Égypte entreprend de mener à bien, je tiens capitale celle qu'elle est en train de faire dans la durée, quatrième dimension du monde.

« Enfin, mon cher, me direz-vous à quoi nous jouons exactement ? »

SUR LE FRONT CORÉEN

DANS LES MONTAGNES ENNEIGÉES AVEC LE BATAILLON FRANÇAIS

par notre envoyé spécial PAUL MOUSSET

Dans une chaumière coréenne j'ai mangé du faisan, arrosé de Dieu sait quel breuvage, en compagnie d'officiers du bataillon français. Sur la boisson, je préfère ne rien dire. Le faisan, appoint inespéré aux rations habituelles, une balle de Colt l'avait tué.

Je revenais du Sud. Je pensais trouver le bataillon dans le cantonnement où je l'avais laissé, non loin d'une vieille ville d'un pittoresque tout asiatique : murs d'enceinte escaladant les montagnes, portes aux toits relevés. Mais, par une belle nuit, le bataillon « avait fait mouvement ». Où cela ? Sur la carte, le 2e Bureau de la n° division m'indiqua sa position nouvelle. Comment s'y rendre ? Par la route il fallait des heures, à travers ce qu'on appelle ici « un pays de guérillas » ! Grâce au ciel, des petits avions échappés d'un film de Mickey Mouse font encore la liaison entre certains points et d'autres points. L'un d'entre eux nous déposa le long d'une rivière, dans une certaine ville, d'où une jeep nous transporta ailleurs, dans la neige, au milieu des montagnes.

Ces précisions relatives n'offenseront pas, je l'espère, les censeurs institués par le grand état-major de Tokio. D'autant que, selon toute vraisemblance, le bataillon français de l'O. N. U. aura été envoyé, quand paraîtront ces lignes, sur d'autres positions.

Quoi qu'il en soit, après un voyage mouvementé au-dessus des montagnes, le pilote et moi-même atterrîmes sur 100 mètres de cendrée. Un pneu y éclata, une des pattes avant de notre sauterelle s'y tordit. Puis, à travers des arpents de boue, nous gagnâmes une de ces cagnas surchauffées où les gens de l'air américains se reposent entre une tasse de café et une de ces boîtes où se conserve la bière.

Le bataillon français ?...

Sans doute tout le monde avait entr'aperçu de ces soldats au béret noir dont l'insigne éveillait bien des convoitises. Mais le bataillon lui-même, personne ne savait au juste où il se trouvait. Au Nord, peut-être...

J'avais l'expérience de cette sorte de renseignements, et une heure plus tard, sur 10 centimètres de glace, je roulais, par un froid glorieux, vers des montagnes qui eussent exalté l'âme d'un skieur. Je franchissais une rivière où, parmi des glaçons, des Coréens édifiaient un gué. Le soleil se couchait comme j'atteignais un hameau, où des sentinelles m'arrêtèrent. Elles ne se montrèrent point farouches. Un voyage de plus de trente jours à bord de l'*Athos-II* avait cimenté des amitiés.

— Alors, la situation ?

— Je viens vous demander des détails...

— Vous ne savez rien de plus que nous ?

— Bien moins, je le crains.

Pour la première fois je retrouvais « au front » mes camarades de la longue croisière. On les voyait sortir de petits chemins, le bonnet fourré sur la tête, la carabine à l'épaule, avec cette allure dépersonnalisée du soldat dans une zone de combat. Nous nous hélions de loin, aussi heureux les uns que les autres de nous revoir.

— Dites donc, faisait tout à coup l'un d'eux, je n'ai reçu qu'une lettre de chez moi depuis que je suis ici. Mais ma femme y parle de vos articles de *France-Illustration*. Vous y avez fait, paraît-il, allusion aux quelques assistantes qu'il y avait à bord... Vous n'auriez pas dû. Les femmes qu'on laisse derrière soi se font des idées !...

Je riais, je demandais des nouvelles. Certains de mes meilleurs camarades, apprenais-je, n'étaient point là. Ils campaient à 8, à 10 kilomètres. Je les verrais le lendemain... si l'ennemi n'attaquait pas pendant la nuit.

— L'ennemi ? dis-je, vous en avez de bonnes. Il est à 10 kilomètres d'ici.

— Mais les guérillas tiennent les montagnes.

C'était pourtant vrai. Je n'arrivais pas encore à me faire à la vision — comment dire ? — terre à terre de ces monts dont j'avais pu scruter du ciel, le moindre repli : monts poudrés de neige là où le soleil ne l'avait pas fait fondre, et si semblables les uns aux autres, si artificiels d'apparence qu'ils rappelaient ces rochers chiffonnés dans le carton par des enfants fabriquant une crèche. Le soleil, un soleil rouge, disparaissait derrière des crêtes si distinctes que les initiés en frissonnaient d'avance.

— Cela promet du 20 au-dessous, dit quelqu'un...

Précédées du rayon de leur lampe électrique, des silhouettes se devinaient sur la route. Une main me saisit le bras :

— Venez chez nous. Il reste encore un fond de rhum embarqué à Saïgon. Il sent le métal. Dame ! dans des jerricans... mais...

— Mais, à la guerre comme à la guerre, disions-nous.

— Ah ! oui. Parce que, pour vous, c'est ça, la guerre ? Depuis l'arrivée à Fusan nous n'avons vu personne en face de nous, ni tiré un coup de feu.

Une voix s'élevait :

— Sauf sur le gibier.

J'avais encore ma musette en bandoulière et le rouleau de mon sac de couchage à la main qu'on m'entraîna par des ruelles glacées. Quelques minutes plus tard j'étais assis par terre, en tailleur, dans une pièce minuscule qu'éclairait un lumignon, avec trois officiers, mes hôtes. Une planche jetée sur deux caisses servait de table. Dans les gamelles américaines, un cuisinier apportait la pâture : faisan et purée de pommes de terre. Un Jeune Coréen le suivait, de ces Coréens qui s'attachent à toutes les troupes de passage. Comme le Saint-Sacrement, il tenait entre ses mains une bouteille contenant la boisson, qui ne risquait point de se chambrer par cette température polaire. Et c'était un spectacle imprévu que cette réunion d'officiers, anciens combattants d'Afrique et d'Indochine, et d'un journaliste, assis, accroupis, allongés sur des nattes, à 20.000 kilomètres de chez eux, dans une agglomération si insignifiante qu'elle ne figurait pas sur la plupart des cartes, et qui parlaient de la France, de la situation politique, de la Corée, de l'évolution de la guerre, en toute ignorance de ce qui se passait vraiment, courrier et journaux leur faisant presque également défaut.

Comme le dit, en incidente, un des commandants, le faisan (ce faisan abattu d'une seule balle de Colt) aurait dû attendre vingt-quatre heures de plus pour être tout à fait à point. Mais quand il s'agit de corser l'ordinaire !... Tel qu'il était, nous lui rendîmes hommage. Vers 21 heures (les militaires se couchent tôt et, du reste, que faire d'autre dans ce bled ?) un ami me conduisit à mon logis. Entre des huttes au toit de chaume, je trébuchais sur des sentiers gelés. Une lune implacable éclairait la scène. Mais je ne pensais guère à la poésie de ce paysage tant me hantait l'anticipation d'insomnies causées par le froid.

Je me trompais. La petite case, la petite boîte où l'on m'enferma, se révélait aussi tiède que propre. Dans toute habitation coréenne, un système de chauffage alimenté par un feu lent d'aiguilles de pin maintient, sous les planchers surélevés, une température agréable. A la lueur d'une lampe électrique je dépliai mon sac de couchage, et comme j'avais fait mon lit je me couchai, non sans une pensée pour mes camarades des compagnies, qui, eux, dormaient emmitouflés, grelottant sur leurs positions. De l'autre côté de la cloison s'entendaient les voix rauques des fermiers coréens qui me donnaient asile et qui, le lendemain matin, vinrent, dans leurs vêtements blancs ouatés, m'apporter le brasero rituel avant de s'asseoir, leur longue pipe d'argent à la bouche, et d'assister à ma toilette. Toilette sommaire. L'eau se trouvait prise à ce point que mieux valait faire fondre, dans un quart, une poignée de neige. Les cuisiniers ne procédaient pas autrement qui, à l'abri d'une hutte au toit dégoulinant de glaçons, préparaient un café auquel ne manquait que le sucre.

Par le soleil, le paysage était idyllique. A peine devinées la veille, on voyait maintenant, blotties contre une colline, les maisons, brunes sous la neige, qui composaient le hameau. Les mains dans leurs manches, Coréens et Coréennes contemplaient avec une curiosité réjouie ces Blancs habillés de gros drap qui paraissaient si sensibles au froid, battaient la semelle et soufflaient dans leurs doigts. Une réverbération intense émanait de cette neige glacée qui des pics des montagnes s'étendait aux rizières. Une jeep cahotait sur le chemin.

— Venez avec nous, jeta une voix, le général inspecte les défenses.

Je m'incrustai dans une de ces autos do : l'aspect surprit tant de Français à la libération. Sur une de ces routes surélevées entre les rizières, nous fûmes secoués, emportés. Un des occupants du véhicule nous tendit une carabine : « Il y a du gibier dans le coin. » Nous franchîmes des ponceaux, nous nous engageâmes, toujours entre deux rizières, sur des pistes où seule une jeep pouvait s'aventurer. Puis, au pied d'un piton, j'aperçus, au milieu d'officiers français et américains, le général Monclar.

Je ne l'avais guère vu depuis l'arrivée à Fusan, où, ému malgré lui, il répondait aux vivats du bataillon. Un mois s'était écoulé. Je retrouvais un homme au teint avivé par le froid, sanglé dans une petite veste fourrée, coiffé de fourrures, le pantalon pris dans les souliers montants de caoutchouc qui, seuls, offrent quelque résistance aux températures coréennes. Il me souhaita le bonjour, puis : « Allons », dit-il aux Américains, et, la canne à la main, alerte comme à trente ans, il entreprit l'escalade d'un piton. Chacun le suivait et souvent s'arrêtait pour reprendre haleine. Des petits sapins perçaient la neige. Devant nous s'étalaient une vallée et des montagnes, de ces montagnes si nombreuses qu'elles finissent par lasser, par irriter le plus impénitent enthousiaste. Le général, lui, les voyait en militaire. La carte à la main, il faisait préciser leur mission aux chefs de section, traduisait, expliquait aux Américains comment le colonel qu'il avait voulu redevenir concevait la défense du secteur dévolu à son bataillon. Il entrait dans le détail, ne laissait rien au hasard... Puis, redescendu dans la vallée, il s'emparait de moi, m'accablait de questions. Pour lui, un correspondant de guerre qui circule sans cesse devait savoir beaucoup de choses. J'en savais moins que lui.

« Entrons chez moi », dit-il.

Mon Dieu ! ce n'était qu'une petite chambre de quelques mètres carrés, aux fenêtres tendues de papier de riz. Le général n'y possédait guère qu'un lit de camp, une commode minuscule aux tiroirs enjolivés de caractères chinois, une lampe à essence, cadeau d'un colonel américain.

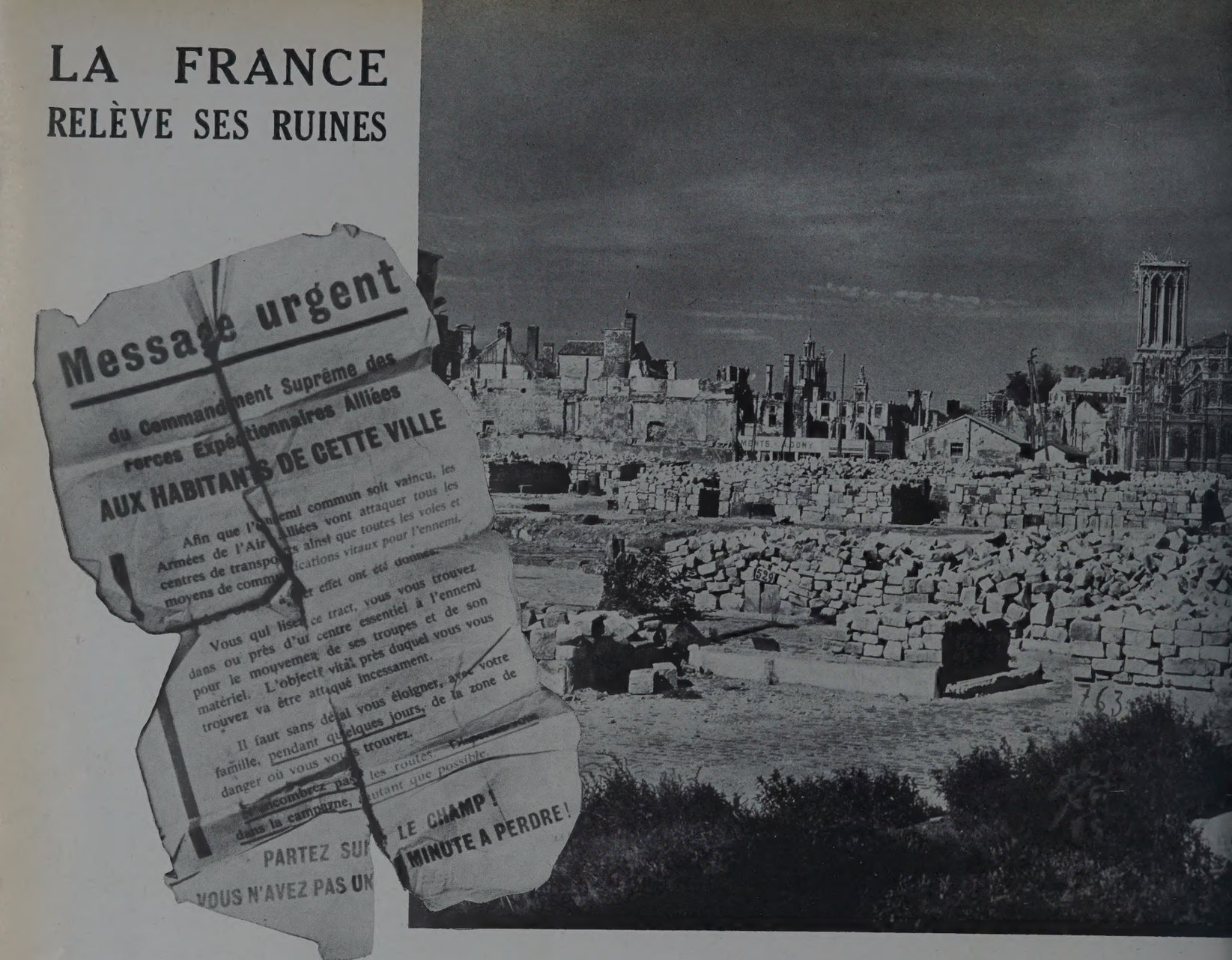
« Asseyez-vous », fit-il.

Par terre, évidemment. Aussitôt il se mettait à parler, disait sa peine des lenteurs du courrier, de l'absence de nouvelles certaines. Il nous entretenait de détails d'équipement.

« Pourtant, affirmait-il, nous avions mis au point, au moment de l'expédition de Norvège, des vêtements spécialement appropriés aux grands froids. Et ceux-ci ne font que commencer en Corée ! J'avais espéré, ajoutait-il, qu'au moment de Noël ou du jour de l'An quelqu'un aurait pensé aux hommes, leur aurait envoyé des colis. Ces attentions-là touchent, vous savez... »

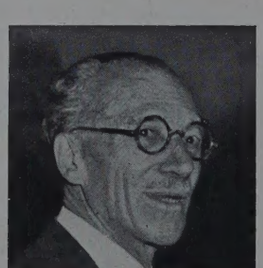
J'avais compris. Le voyage à Tokio que je me proposais d'effectuer plus tard, je l'entreprendrais dès le lendemain. De fait, après un dernier dîner avalé debout, dans la nuit, autour d'un brasero, avec les hommes d'une des sections, je partis à l'aube. Un, deux, trois avions m'amenèrent à Tokio. A peine arrivé, je décrochai le téléphone, appelai l'organisme français qui me semblait le plus indiqué. Une dame à la voix pleine de distinction me répondit... Elle parut fort intéressée d'apprendre qu'il y avait des soldats français en Corée...

LA FRANCE
RELÈVE SES RUINES



NOMBRE DE CITÉS, COMME CAEN (CI-DESSUS) OU ROUEN (CI-DESSOUS) ONT PAYÉ A LA GUERRE UN LOURD TRIBUT DE RUINES. UN DES TRACTS PAR LESQUELS LES ALLIÉS INVITAIENT LES POPULATIONS A ÉVACUER LES ZONES DANGEREUSES.

LES DESTRUCTIONS DE



GEORGES CAHEN-SALVADOR.

LA France est sortie de la guerre victorieuse, mais meurtrie. Dans l'ardeur du combat, elle avait atrocement souffert dans sa dignité et dans sa chair. Lorsque l'ennemi dut déposer les armes, elle se trouva, par les ruines amoncelées sur son sol, menacée tout à la fois de paralysie et d'asphyxie.

Et voici qu'elle reprend vie. Son redressement étonne le monde. Par quelles voies y est-elle parvenue ? Quelle est l'intensité de son effort ? Le retracer brièvement, mais avec objectivité, c'est convaincre le Français — souvent sceptique parce qu'ignorant — de la légèreté et de l'inexactitude de certain jugement par trop sommaire ; c'est apporter aussi aux étrangers, mieux placés pour être équitables, un témoignage de la vigueur et de l'efficacité de notre effort.

La tâche de la reconstruction était immense ; dans une économie bouleversée, avec une population épuisée, elle était particulièrement ardue.

Un ministère fut créé pour la mener à bien. Il s'organisa rapidement avec un personnel en partie emprunté aux grands corps de l'Etat ou à d'autres administrations, en partie improvisé.

Ses missions les plus immédiates comportaient le récolement intégral des destructions ; la préparation du plan de reconstitution ; la fixation du rythme et de l'ordre des travaux ; l'évaluation exacte de la dépense ; l'affectation et la répartition des ressources.

Il importait d'autre part de déterminer les directives suivant lesquelles l'œuvre devait être exécutée, les règles appliquées, les méthodes instaurées. C'est en 1946 que le Code des dommages de guerre fut préparé et voté. Il est fondé sur les principes

L'ÉVALUATION DES DOMMAGES

par ROLAND CADET, Directeur des Dommages de Guerre.

Les dommages de guerre, comme l'activité du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme — le M. R. U. — tiennent une place importante dans les préoccupations des Français. Nombreux sont ceux qui suggèrent des solutions techniques et financières pour résoudre toutes les difficultés que pose la réparation de ces dommages de guerre. Nombreux aussi sont ceux qui formulent des critiques parfois très vives sur le système actuel.

C'est le propre d'une démocratie de rechercher ainsi dans une libre discussion la solution des grands problèmes du moment. Mais il est utile, pour éclairer l'opinion publique, de préciser les données du problème et de faire le point de la situation. La guerre 1939-1945, terrestre, aérienne et navale, a causé des destructions et des pillages innombrables sur tous les points du territoire ; la charge de leur réparation est immense, très sensiblement supérieure à celle de l'autre guerre ; elle pose de graves problèmes financiers pour le budget de l'État ; elle soulève de délicats problèmes techniques non seulement pour l'amélioration de l'habitat, mais aussi pour la modernisation de nos industries. Mais, si importante soit-elle, cette réparation est déjà en partie réalisée : l'état de la reconstruction depuis la libération est loin d'être négligeable, notamment en matière industrielle.

De 1914 à 1918 la guerre avait été localisée à treize départements ; elle avait détruit la zone industrielle du Nord et du Nord-Est ainsi que des zones rurales aux habitations vétustes. Au contraire, la guerre de 1939-1945 se caractérise par la généralisation des dommages : ils ont atteint toutes les activités du pays, tous les biens de ses habitants ; ils s'étendent à l'ensemble du territoire, où pas un seul département n'a été épargné. Ils sont la conséquence inévitable des formes les plus diverses prises par cette dernière guerre : meurtriers combats terrestres en 1940, 1944 et 1945 ; intense activité aérienne visant à la fois les moyens de communication comme tous les centres industriels ; actions de représailles contre la résistance intérieure ; occupation totale du pays par les troupes ennemies.

Huit départements, qui ont été le théâtre des grands combats de la libération ou des raids constants de destruction, totalisent aisément 50 % des dommages ; ce sont les départements du Nord, de la Moselle, de la Seine-Inférieure, du Calvados, du Pas-de-Calais, de la Somme, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin ; mais tous les autres départements ont subi, eux aussi, des dommages, même dans les régions les plus reculées, comme la Haute-Vienne, la Dordogne et l'Isère.

Deux chiffres montrent l'importance des dommages

SUITE PAGE 62

LA GUERRE ET LA RECONSTRUCTION

par GEORGES CAHEN-SALVADOR
président de section au Conseil d'État

de la solidarité nationale, de la réparation intégrale, de la collaboration des sinistrés, du contrôle rigoureux et rapide des décisions prises, comme de leur exécution. Ainsi se trouvent disciplinés les efforts individuels ou collectifs jusqu'alors abandonnés à l'initiative spontanée ou soumis à des interventions inopportunes.

La poursuite de cette œuvre souleva des passions, opposa des intérêts. En dépit des obstacles, elle fut rapidement réalisée.

Mais comment trouver les ressources en matériaux, en main-d'œuvre, en argent ? Comment ouvrir des crédits de plusieurs centaines de milliards sans comprimer à l'excès les besoins de la sécurité nationale, le fonctionnement normal des services civils, le niveau de vie de la nation, les impératifs du progrès social ; sans nuire aussi à l'équilibre budgétaire ni déprécier la monnaie ?

Comme remède à la pénurie des matériaux on développa les importations étrangères ; on réserva aux usines et ateliers producteurs un ordre de priorité. Pour pallier la carence de main-d'œuvre on inaugura une politique d'immigration surveillée et on régularisa les déplacements de travailleurs. En attendant que la construction pût reprendre et se développer on s'efforça d'assurer l'hébergement des sinistrés sans foyer dans des baraquements provisoires, tout en réservant une part importante des trop modestes crédits disponibles aux habitations et aux mobiliers à reconstituer. On attribua une place prépondérante aux ouvrages publics nécessaires à la circulation des humains et des produits (chemins de fer, routes, canaux, ponts et ports) ; à la reconstitution des forces motrices, sans lesquelles aucune activité économique ne pouvait reprendre (charbon, électricité, pétrole).

Et, sortant ainsi d'une situation anarchique inquiétante, on put, grâce à un immense effort, coordonner les activités, les orienter, les régulariser, en multiplier l'efficacité.

En dépit des vicissitudes ministérielles qui ont fait se succéder au cours des trois premières années à la tête du nouveau département six personnalités appartenant aux partis les plus opposés, cette politique s'est poursuivie avec continuité, malgré les oppositions, les critiques et les difficultés imprévues auxquelles elle devait se heurter. Quoi qu'on en ait dit, à la fin de 1947 l'exécution du plan était en pleine gestation, une partie des besoins immédiats, satisfaits.

Mais ce n'est guère qu'en 1948 que le problème de la reconstruction put être abordé dans toute son ampleur ; à sa solution se liaient la nécessité d'un plan national d'urbanisme et le besoin urgent de remèdes à la crise générale du logement.

Comment, en effet, se borner à reconstruire ce qui avait été détruit alors que pendant vingt années on se heurtait à la carence des pouvoirs publics devant la pénurie croissante des habitations. Il ne s'agissait plus seulement de reconstituer ou de remplacer les immeubles, mais de construire du neuf. Il fallait remembrer des terrains morcelés, supprimer les taudis, aménager les cités, y introduire les bienfaits de l'hygiène, de l'esthétique et du confort.

Une large campagne triompha des résistances organisées : adaptation et élévation des loyers, primes à la construction. Par ces consécrations législatives, par la constitution d'associations syndicales ou coopératives, par l'effort collectif ou individuel de toutes les classes de la population on a pu déclencher un mouvement profond et durable en faveur d'une politique sociale de l'habitat.

Les résultats en sont encore modestes, mais ils contiennent en germe les programmes de l'avenir. En minimiser la valeur serait méconnaître l'importance des obstacles rencontrés, les promesses incluses dans les premières réalisations.

France-Illustration devait à ses abonnés, à ses lecteurs et à ses amis de « faire le point » de cette grande entreprise nationale. M. Roland Cadet, l'actuel directeur des Dommages de Guerre, collaborateur immédiat de M. Claudius-Petit, a bien voulu donner dans ce même numéro toutes les précisions souhaitables sur l'œuvre à laquelle le ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme s'est attaché.

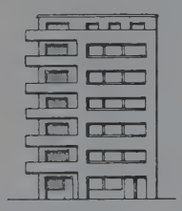
Ce qui importe désormais, c'est que ce grand œuvre de régénération soit poursuivi dans un esprit de solidarité agissante, sans jamais oublier que derrière les chiffres, les statistiques, les règles législatives, les disciplines techniques il y a des souffrances humaines.

On ne saurait, d'autre part, négliger que l'espoir de ce redressement comme l'examen objectif du vaste programme qu'on a dressé et des réalisations qu'on a déjà obtenues apportent le témoignage de la volonté du pays, de son énergie, de la confiance qu'il garde dans son destin.

causés par la guerre de 1939-1945 : plus de 6 millions de dossiers de dommages de guerre ont été déposés par les sinistrés ; environ 5.000 milliards valeur 1951 sont nécessaires pour réparer ces dommages (1), plaçant ainsi notre pays au quatrième rang des nations sinistrées, après l'U. R. S. S., l'Allemagne et la Pologne.

5.000 milliards représentent : pour 500 milliards environ le coût des « travaux préliminaires à la reconstruction » tels que déminage, déblaiement, reconstitution des voiries, des réseaux d'eau, de gaz et d'électricité, etc. ; pour 4.500 à 4.800 milliards la réparation des dommages causés aux habitations, aux établissements industriels et commerciaux, à l'agriculture et aux mobiliers familiaux. Le tableau de la page précédente indique la répartition de cette somme entre les principales catégories de dommages.

HABITATION, ÉDIFICES PUBLICS



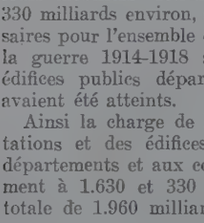
La crise du logement, qui sévissait en France dès avant la guerre, a été notablement aggravée par la destruction de nombreuses maisons d'habitation disséminées dans tous les départements : 1.479.000 habitations ont été touchées, sur lesquelles 269.000 ont été complètement sinistrées ou endommagées à plus de 75 % et 1.210.000 sinistrées à moins de 75 %. Au total, 1.630 milliards de francs sont nécessaires pour réparer ces dommages, soit 35 % de l'ensemble des crédits nécessaires pour l'ensemble des dommarges. Au cours de la guerre 1914-1918, seuls 665.000 bâtiments d'habitation avaient été touchés, et encore ces bâtiments étaient-ils de petites habitations rurales, rarement des immeubles de rapport urbains.

Au contraire, entre 1940 et 1945 des villes entières ont été presque totalement détruites : Le Havre, Caen, Brest, Saint-Nazaire, Royan ; des quartiers ont été complètement rasés au centre d'importantes agglomérations à Rouen, à Amiens, à Beauvais, à Nantes, à Coutances, à Saint-Lô, à Toulon et à Marseille ; des villages entiers dans le Vercors, etc., et, çà et là, des groupes de maisons ont été démolis au hasard des combats, des représailles, des bombardements ; en Normandie, dans le Nord ou dans l'Est, en Alsace et en Lorraine il n'y a pas de commune qui ait été épargnée.

A ce triste bilan s'ajoutent les destructions de 57.000 bâtiments ou édifices publics : écoles, lycées, hôpitaux, églises, etc., appartenant aux collectivités publiques locales, départements ou communes. Leur reconstitution, ainsi que celle de leurs mobiliers détruits ou pillés, s'élèvera à 330 milliards environ, soit 7 % des crédits nécessaires pour l'ensemble des dommages. Au cours de la guerre 1914-1918 seuls 18.500 bâtiments ou édifices publics départementaux et communaux avaient été atteints.

Ainsi la charge de la reconstruction des habitations et des édifices publics appartenant aux départements et aux communes s'élève respectivement à 1.630 et 330 milliards, soit une charge totale de 1.960 milliards.

INDUSTRIE ET COMMERCE



L'industrie française, les établissements commerciaux, artisanaux ont été gravement atteints par la guerre. Les Français conservent le souvenir de l'état de destruction de nos voies ferrées, de nos routes et de nos ponts ; nos grands ports de commerce : Le Havre, Rouen, Marseille, Bordeaux, Cherbourg, Dunkerque, Nantes, Boulogne, étaient à la libération totalement ou partiellement inutilisables, leurs quais démolis, leur outillage détruit ou enlevé par l'ennemi; toutes nos grandes industries : mines, carburants, électricité, produits chimiques, sidérurgie, textiles, transports, mécanique, avaient été volontairement mises hors d'état de produire par les raids systématiques de l'aviation. Au total, 209.000 bâtiments industriels et commerciaux avaient été endommagés, dont 55.000 totalement sinistrés ou endommagés à plus de 75 % et 154.000 à moins de 75 % ; si l'on ajoute à ces destructions les pertes de matériels, machines, outillages et stocks, les dommages subis par les industriels et les commerçants représentent 1.300 milliards de francs, soit 28 % des crédits nécessaires pour l'ensemble des dommages. Cette charge est très nettement supérieure à celle résultant de la guerre de 1914-1918, qui n'avait pas atteint plus de 20.600 établissements, parmi lesquels 4.500 avaient été entièrement détruits.

(1) Ce chiffre de 5.000 milliards ne comprend pas les dommages causés à la S. N. C. F., aux édifices et aux ouvrages publics appartenant à l'Etat, dont la reconstruction n'incombe pas au M. R. U.

AGRICULTURE

Nos paysans ont eux aussi payé un large tribut à la guerre et à l'occupation ennemie. De nombreuses agglomérations rurales, de nombreuses fermes ont été détruites ; dans des régions entières les populations ont été expulsées et l'ennemi a lui-même pris en main l'exploitation des terres, c'est l'exemple bien connu de la W. O. L., qui a atteint sept départements de l'Est, principalement celui des Ardennes ; de plus, partout l'occupant a pillé matériel et bétail et les a transférés outre-Rhin. 616.000 bâtiments agricoles ont été atteints par la guerre : 130.000 étaient sinistrés totalement ou à plus de 75 %, 486.000 l'étaient à moins de 75 %. Les destructions immobilières sont évaluées à 500 milliards, les pillages et enlèvement de matériel et de bétail à 300 milliards, soit au total 800 milliards représentant 17 % des crédits nécessaires pour l'ensemble des dommages. En 1914-1918 trois fois moins d'exploitations agricoles avaient été atteintes, environ 200.000, dont 40.000 avaient été complètement détruites.

MOBILIERS

Enfin 2 millions de dossiers ont été déposés dans les services des dommages de guerre pour pertes de « mobilier d'usage courant ou familial ». Cette expression, employée dans la législation sur les dommages de guerre, groupe les objets les plus hétéroclites ; en dehors des nombreux mobiliers détruits par la démolition des immeubles ou pillés par l'ennemi, celui-ci s'est en effet emparé d'une quantité considérable de postes de radio, d'armes de chasse (plus d'un million) et d'automobiles de tourisme (40.000 environ). Dans la mesure où il est actuellement possible d'évaluer de tels dommages, au moment où le M. R. U. procède au contrôle de leur réalité on estime que leur reconstitution intégrale coûterait une somme fabuleuse comprise entre 500 et 700 milliards.

Telle est la charge que la guerre fait peser sur les finances publiques de l'après-guerre. 5.000 milliards de francs à payer à plusieurs millions de sinistrés. Le règlement d'une telle masse de dommages posait des problèmes très divers, auxquels le parlement et le gouvernement ont dû trouver des solutions avant même que commencent les travaux de reconstruction.

LES PROBLÈMES DE LA RECONSTRUCTION

Avant de payer les dommages de guerre, il fallait bâtir le cadre juridique de leur règlement, donner aux sinistrés leur statut, leur charte. Pour reconstruire, il fallait trouver de l'argent, beaucoup d'argent, des matériaux et une main-d'œuvre suffisante. Il fallait enfin — et j'allais dire surtout — profiter de la reconstruction pour faire mieux, pour rénover, pour moderniser.

Le cadre juridique du règlement des dommages de guerre, la charte des sinistrés, c'est la loi du 28 octobre 1946. Elle proclame la solidarité de tous les Français devant les charges de la guerre et le droit de chaque sinistré à la réparation intégrale de ses dommages, c'est-à-dire à une réparation qui ne doit lui apporter ni appauvrissement ni enrichissement. Cette loi est bien souvent critiquée : on affirme déjà dans de nombreux milieux qu'elle est beaucoup trop généreuse et qu'elle est inefficace : généreuse, certes oui, elle est même la plus généreuse des législations du monde sur les dommages de guerre ; mais n'est-ce pas de l'essence même de notre démocratie d'avoir ainsi établi la loi la plus généreuse du monde en faveur des victimes de la guerre ? Inefficace, cela dépend de la portée que l'on veut donner à ce mot. S'agit-il de l'efficacité de la loi en elle-même ? Alors, certes, les résultats déjà obtenus, qui seront exposés dans un article ultérieur, montrent abondamment que ni la loi du 28 octobre 1946 ni la réglementation indispensable à une œuvre aussi vaste et aussi diverse n'ont entravé la reconstruction du pays.

Par contre, si l'on veut comparer son efficacité à celle des législations étrangères placées dans le cadre général de la législation sur l'habitat et la construction, on est bien obligé d'admettre que l'absence d'un loyer rémunérateur dans notre pays n'a pas encore incité les sinistrés à chercher à reconstruire rapidement leurs immeubles détruits, ainsi qu'on a pu le voir non seulement dans les pays voisins, où les loyers sont élevés et rémunérateurs, ainsi qu'on a pu le voir également dans la reconstitution en France des dommages commerciaux, industriels ou agricoles.

Pour ceux-ci, en effet, de même que pour les immeubles d'habitation à l'étranger, l'intérêt du propriétaire était de reconstituer le plus rapidement possible la source de son revenu. Aussi est-il permis de penser que la loi du 28 octobre 1946 aurait dû faire partie d'un ensemble législatif réglant tous les problèmes se rapportant à l'habitat : loyers, aide à la reconstruction, aménagements fiscaux, bonifications d'intérêts, habitations à loyer modéré.

Trois éléments matériels sont indispensables pour reconstruire : les matériaux, la main-d'œuvre et l'argent. Les deux premiers éléments sont actuellement réunis en France en quantité largement suffisante : la pénurie de matériaux de construction est terminée depuis 1948 ; le bâtiment occupait au 31 décembre 1949 près de 700.000 ouvriers, dont la reconstruction est bien loin d'utiliser la totalité. En réalité, matériaux et main-d'œuvre permettraient d'ores et déjà un accroissement très sensible du volume de la reconstruction. Le seul frein qui existe encore, c'est le financement même des dépenses de reconstruction : le règlement de 5.000 milliards de francs est un problème tellement plus difficile à régler dans la conjoncture financière actuelle que celui que posaient les matériaux et la main-d'œuvre ; pour y faire face, trois moyens sont mis en œuvre chaque année : crédits budgétaires, emprunts et titres de la reconstruction.

Le budget de l'Etat prévoit chaque année des crédits importants pour les dommages de guerre, dont le volume grandit d'année en année : en 1947, 127 milliards ; en 1948, 181 milliards ; en 1949, 234 milliards ; en 1950, 257 milliards.

Les emprunts, lancés par les sinistrés eux-mêmes groupés par branches industrielles ou par départements, ont permis de récolter 64 milliards en 1947 et en 1948, et en 1950 25 milliards et demi.

Souvent les sinistrés font eux-mêmes l'effort financier nécessaire sans attendre l'aide de l'Etat. L'Etat leur délivre alors des titres de la Reconstruction portant intérêt et amortissement des sommes qu'ils ont ainsi avancées. En 1949 36 milliards de ces titres ont été remis aux sinistrés et le budget de 1950 leur en offrait à nouveau 70 milliards.

Malgré cette diversité des moyens de financement, le problème financier des dommages de

LES RUINES A PEINE DÉBLAYÉES, LA VIE REPRENAIT, RICHE D'ESPOIRS, AINSI QU'EN TÉMOIGNE CE CORTÈGE NUPTIAL A TRAVERS LES DÉCOMBRES DE FALAISE.

guerre est loin d'être résolu ; il reste le facteur déterminant de la reconstruction ; celle-ci ne pourra se développer que dans la mesure des moyens financiers mis à sa disposition.

Le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, en même temps qu'il s'efforçait d'obtenir les moyens de financement les plus larges possibles, a tout mis en œuvre pour obtenir parallèlement une baisse des prix de la construction et aussi pour convaincre les sinistrés que la reconstitution devait être pour eux l'occasion d'une amélioration de leurs conditions de vie et d'une modernisation de nos industries, indispensable pour soutenir la concurrence internationale. En ce qui concerne plus particulièrement la construction immobilière, ses prix ont baissé de plus de 30 % depuis 1947 : cette baisse est le résultat non pas certes d'une complète industrialisation du bâtiment, bien difficile à obtenir dans une profession qui reste dans son ensemble fidèle à des traditions séculaires, mais tout de même d'une amélioration très sensible des procédés techniques employés dans les usines, notamment dans le domaine de la préfabrication, et de ceux utilisés sur les chantiers. Cette baisse, qui s'est affirmée malgré les hausses de salaires et de prix depuis 1947, doit se maintenir.

En s'unissant pour permettre une reconstruction groupée, rationnelle, les sinistrés doivent bénéficier de différences de prix très sensibles par rapport à une série de reconstructions isolées, qui gênent la bonne organisation des chantiers. Des exemples constants en sont donnés par les associations syndicales de reconstruction et par les coopératives de reconstruction, qui procèdent, sous la direction ou avec les conseils du M. R. U., à l'édification d'îlots d'habitation dans tous les départements sinistrés. C'est en s'appuyant sur ces exemples et en élevant le problème sur le plan plus général de la construction et de l'habitat que M. Claudius Petit, ministre de la Reconstruction, veut développer dans le pays un large courant de constructions qui procurent en même temps aux hommes et aux femmes des conditions de vie plus saines et plus heureuses : la maison que nous habitons ne doit plus être un élément impersonnel de notre vie ; souvent incommode, presque toujours obscure et mal aérée ; elle doit au contraire être largement ouverte sur la verdure comme à l'air et à la lumière, elle doit être mieux adaptée aux difficultés matérielles de nos ménages, aux tâches quotidiennes de nos épouses. La guerre, source de destructions, doit devenir source de progrès.

(A suivre.)

RAREMENT SERVIS DANS DE BONNES CONDITIONS, LES TROIS-QUARTS FRANÇAIS ONT AMORCÉ LE DÉPART PAR PASSES QUI ABOUTIRA A L'ESSAI MARQUÉ PAR MIAS.

FRANCE - ÉCOSSE

Le tournoi des Cinq-Nations 1951 a débuté le 13 janvier à Colombes par le match qui opposait les équipes de rugby d'Ecosse et de France. Cette « première » vit la victoire de nos joueurs par 14 points (2 essais, dont un transformé, et 2 buts sur coups francs) à 12 (2 essais et 2 buts sur coups francs). Doit-on se réjouir sans réserves ? Hélas ! non. Car, pour tous les spectateurs, il n'y avait aucun doute sur la supériorité d'une équipe, qui était celle du Chardon. Dribblings, talonnage en mêlées fermées, formation des mêlées ouvertes, service rapide et impeccable aux lignes arrières sur touches, tout cela dénotait une technique supérieure, surprenante chez une équipe très jeune avec ses neuf nouveaux capés. A cet étalage de talents si divers nous n'avions guère à opposer qu'une ardeur, une volonté de vaincre, certes des plus louables, mais qu'on eût aimé étayées d'un « métier » plus affirmé. Attention donc aux prochaines rencontres qui nous opposeront aux trois autres nations britanniques ! La chance ne sera pas toujours si ouvertement de notre côté. Signalons cependant quelques individualités parmi les tricolores : Jean Prat, le butteur de la victoire ; Pomathios, magnifique athlète si désireux de bien faire, et le nouveau demi d'ouverture Jo Carabignac, puissant, sûr et très satisfaisant pour ses débuts. Chez les Ecossais, très soudés, très homogènes, mais sans individualités brillantes, seul l'ailier Rose se détacha de ses camarades.

Déplorons une fois de plus le chauvinisme de certains spectateurs qui sifflent les décisions de l'arbitre quand elles sont défavorables à leurs favoris, et pourtant l'arbitrage de M. Tom Pearce fut remarquable de sang-froid et d'impartialité. Et adressons pour terminer une prière aux organisateurs : est-ce trop demander que le tableau d'affichage indique un score conforme à la réalité ? Sans l'ultime coup de botte de Prat, l'Ecosse gagnait par 12 points à 11, alors que le tableau indiquait 13 points pour la France !

LES MÊLÉES OUVERTES PROCURENT DE BELLES OCCASIONS D'ATTAQUER. CETTE PARTIE DU JEU, MÉCONNUE EN FRANCE, EST EN HONNEUR CHEZ LES ECOSSAIS.

FORT-LAMY
DU TCHAD

PAR JEAN-PAUL LEBEUF

En raison des inondations qui se sont produites vers la fin de l'année dernière dans la région de Fort-Lamy et qui ont nécessité des travaux actuellement en voie d'achèvement, les cérémonies commémoratives du cinquantenaire du Tchad ont été différées de quelques semaines.

OUVERTES SUR LA GRANDE AVENUE QUI CONDUIT DU CENTRE COMMERCIAL EUROPÉEN JUSQU'AU MARCHÉ SONT LES BOUTIQUES DES COMMERÇANTS HAOUSSA, FEZZANAIS ET SOUDANAIS. TANTOT CONTRUCTIONS DE TERRE INSPIRÉES DE L'ARCHITECTURE DES KOTOKO, TANTOT BATIMENTS A ÉTAGES EN BRIQUE ET CIMENT, TÉMOIGNAGES DU ROLE ÉCONOMIQUE DES COMMERÇANTS ET TRANSPORTEURS MUSULMANS.

IL fallut les avions pour faire connaître Fort-Lamy, et la colonne Leclerc pour lui donner une place parmi les villes françaises privilégiées.

Lors de notre arrivée, la rive droite du Chari,

à hauteur de son confluent avec le Logone, était depuis longtemps désertée par les pêcheurs qui y avaient élevé leurs maisons sur les hauts lieux, maigres éminences dominant de quelques mètres à peine la plaine vide. Dès sa création, en 1900, le fort Lamy s'agrandit des huttes où s'établirent de petits groupes d'Africains, réfugiés du Baguirmi, prisonniers peuls libérés, travailleurs manuels, artisans, un boucher haoussa, un coiffeur kanouri, un cordonnier du Kanem ; en tout une centaine d'hommes.

Le poste européen et le village africain prirent peu à peu de l'importance jusqu'au jour où, devenus malgré tout trop exigus pour la foule qui s'y pressait, les deux agglomérations, mêlées en plus d'un point, furent organisées par un plan d'urbanisme.

Bien que la majorité des habitants de Fort-Lamy soient originaires du territoire du Tchad, dont il est la capitale, sa population compte de nombreux ressortissants de l'Oubangui et du Cameroun méridional, du Soudan anglo-égyptien, de Tripolitaine, de Nigeria et même d'A.-O. F. Ce sont des Arabes, des Kanouri, des Haoussa, des Kotoko (les seuls autochtones), des Kanembou, des Dadjo et des Hadjaray, des Boulala et des Baguirmiens, des Peuls, des Sara et des Massa, des Mandjya, des Baya, des Banda, des Bamiléké, des Djellaba, des Mossi, des Fezzanais, etc.

On peut estimer qu'ils sont près de quarante mille au moment où, les travaux agricoles étant interrompus par la sécheresse, les jeunes hommes célibataires viennent s'engager dans les entreprises européennes, bientôt suivis par de nombreux marchands. La plupart de ces manœuvres et de ces petits négociants repartent aux premières pluies, ce qui explique — en partie — les gonflements et les dégonflements saisonniers de la population.

A côté des zones industrielle, résidentielle, administrative et militaire qui constituent la cité européenne, les Africains sont établis dans ce qu'ils continuent d'appeler « le village », bien qu'il s'agisse d'une ville, divisée en quinze quartiers, coupée par des rues droites et de larges avenues où les constructions ont un aspect général commun, ensemble rectangulaire, toiture en terrasse, murs de torchis.

Les quartiers portent des noms officiels, souvent déformés dans le langage courant. Champ-de-Course est devenu Sankrousse ou Chantekourousse, Trap-Margo (terre dénudée) a été changé en Trois-Marigots ; les plus récents s'appellent Leclerc (Eclair, disent nombre d'Africains) et Sara-de-Gaulle, qui réunit le nom du général à celui d'une des populations les plus largement représentées en ville.

Les Africains s'y sont plus ou moins rassemblés par affinités ethniques et, malgré les métissages et les influences étrangères, chacun conserve ses caractères, ses croyances et, autant que cela est possible dans un milieu profondément différent du cadre originel, son mode de vie traditionnel.

La langue arabe facilite des rapprochements que la communauté de religion rend plus étroits. Les musulmans, qui sont les plus nombreux, constituent un bloc solide malgré leur peu d'homogénéité « raciale », et ils jouent un rôle important par la présence de plusieurs d'entre eux à des postes administratifs. On observe bien des degrés dans la ferveur musulmane, qui bien souvent recouvre des croyances différentes demeurées très fortes. Mais l'islam continue à s'étendre et l'on observe des conversions dans des populations qui, il y a encore peu de temps, ne comptaient que des fétichistes ; et il arrive que des convertis récents reprennent leur ancienne religion.

Les fétichistes, bien qu'ils soient nombreux et que plusieurs de leurs fractions aient entre elles des liens certains, constituent un élément moins solide ; ils conservent des rapports avec leurs groupes originels, et cet attachement se manifeste particulièrement lors des épreuves rituelles de l'initiation, qui éloignent alors les jeunes hommes de la ville. C'est parmi les fétichistes que le catholicisme et le protestantisme ont trouvé quelques adeptes, mais on ne peut guère, à l'heure actuelle, parler que de « christianisés ».

Le développement économique de la contrée est la cause principale du rapide accroissement de la population de Fort-Lamy, qui a quadruplé en quinze ans. Les Africains s'établissent sans espoir de retour au pays ou, plus souvent, ils viennent temporairement dans le but de gagner de l'argent.

Aussi longtemps qu'ils seront sans moyen d'existence, les nouveaux arrivants sont certains de trouver une aide efficace auprès des membres de leur groupe déjà installés, et la plupart d'entre eux, ne possédant pas de métier, s'inscrivent dans la masse des manœuvres sans spécialité ou se livrent à un petit commerce peu rémunérateur. Au contraire, les artisans trouvent rapidement le moyen d'exercer leur activité, qu'ils soient tanneurs, cordonniers, maroquiniers, teinturiers, forgerons, bouchers ou coiffeurs.

L'espoir de gagner de l'argent se double de l'attrait exercé par la ville, où l'individu, loin des règles traditionnelles, jouit d'une grande liberté. L'arrivée sans transition dans un milieu nouveau crée un déséquilibre, et les êtres peu armés et insuffisamment soutenus par leur nouvel entourage se sentent égarés. C'est là un défaut inhérent à toute société en formation, et il faut encore attendre pour savoir ce que sera la population de Fort-Lamy, où les éléments solides abondent, et ce qui résultera d'un contact prolongé entre des musulmans et des fétichistes atteints différemment par les idées chrétiennes et laïques.

LES DEUX POLES D'ATTRACTION DE LA VILLE SONT LE QUARTIER COMMERCIAL DU MARCHÉ AVEC SES ÉVENTAIRES ET LE BORD DU FLEUVE, OU CHACUN FAIT SA TOILETTE ET SA LESSIVE.

HIER, LES MOUNDANG DU MAYO-KEBBI SE DÉFENDAIENT A COUPS DE FLÈCHE CONTRE LES CAVALIERS FOULBÉ DU HAUT DES ENCEINTES FORTIFIÉES DE LEURS VILLAGES.

LE TCHAD FRANÇAIS

LES PAYSAGES, LES HABITATIONS

Du désert aux limites des forêts-galeries oubanguiennes, le territoire du Tchad étend sur 1.284.000 kilomètres carrés la diversité de son relief, de ses paysages, de ses peuples, de leurs activités et de leurs architectures. Montagnes désolées du Tibesti et leurs nomades toubbou voilés de bleu ; navigateurs boudouma du lac sur leurs pirogues de papyrus ; pêcheurs kotoko du Chari et leur villes de terre ; Arabes chameliers ou cavaliers éleveurs de bœufs du Ouadaï et du Batha ; habitants dispersés des collines pierreuses du Salamat, enfin la grande masse des villageois nus du Logone et du Chari, monde intensément pittoresque et vivant qui s'ouvre aujourd'hui au reste du monde.

LE VIEUX POSTE ADMINISTRATIF DE MONGO, ÉLEVÉ AU TEMPS DE LA PACIFICATION SUR LA GRANDE VOIE DE PASSAGE A TRAVERS LES MONTAGNES DU GUERRA.

DES ÉTANGS S'ALLONGENT DANS LA PLAINE DU PAYS TOUBOURI. LA TERRE FOURNIT DU MIL ET DU COTON ; LES TROUPEAUX, DU LAIT ; LES ÉTANGS, DU POISSON.

UNE VUE PRISE SUR LES TERRASSES DU VILLAGE D'UN CHEF MOUNDANG DU MAYO-

LES « CASES EN OBUS » DES MASSA DU LOGONE ONT RÉSOLU PAR LA TECHNIQUE DE LA POTERIE LE PROBLÈME DE LA CONTRUCTION DANS UN PAYS SANS BOIS DE CHARPENTE.

LES HOMMES, LEURS OCCUPATIONS

BBI. CHACUNE DES FEMMES DU CHEF POSSÈDE SON GRENIER EN FORME D'OBUS.

SALAMAT ON A GARDÉ DES TRADITIONS QUI VARIENT D'UN VILLAGE A L'AUTRE. DES CASES DE PAILLE ET DES GRENIERS A MIL QUI SONT DE BELLES JARRES.

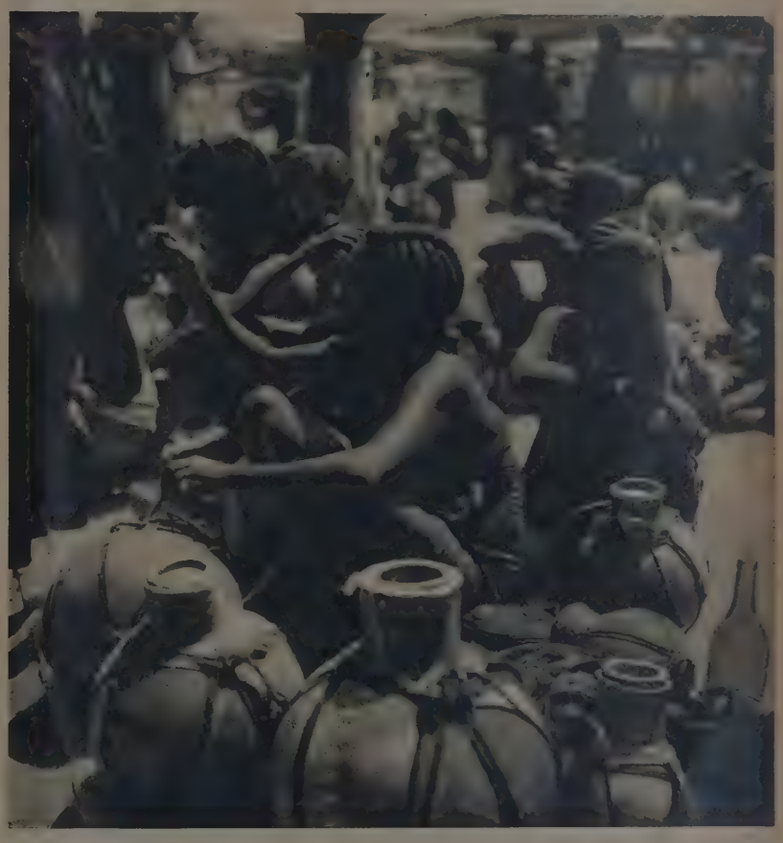
LORSQUE, à la fin d'avril 1900, la bataille de Kousseri et la mort de Rabah eurent fait passer le Tchad sous l'autorité française, il était encore sous le coup de plusieurs siècles d'anarchie et de chasse aux esclaves. Tous les pays de la rive orientale du Chari étaient dépeuplés ; au Baguirmi les villages en ruine fumaient encore ; et dans les pays situés plus au nord et à l'est (du Borkou au Ouadaï), razzias et massacres devaient se poursuivre jusqu'à la pacification définitive par le colonel Largeau, à la veille de la guerre de 1914.

L'héritage était lourd et, malgré une longue période de sécurité et de paix et les efforts considérables accomplis depuis quarante ans, il pèse encore sur tous les aspects du Tchad d'aujourd'hui.

On peut voir encore dans la région du Salamat des villages misérables, pauvres en enfants et qui se dépeuplent. Ce sont leurs femmes qui assurent la soudure avec des graminées de brousse et des ignames sauvages. La plupart de ces gens sont les restes des chasses aux esclaves de la fin du siècle dernier. Pourchassés par les sultans esclavagistes de Ndélé ou du Ouadaï, ou par Rabah, ils ont fui l'est aujourd'hui désert du territoire pour se réfugier dans les collines granitiques qui parsèment la plaine du Salamat. Certains se considèrent encore comme esclaves des Ouadaïens.

S'il n'en est pas la cause exclusive, ce passé tragique justifie cependant dans la plus large mesure les écarts constatés dans le peuplement des régions moyennes du Tchad. Ainsi, pour 96.000 kilomètres carrés, le Salamat compte environ 97.000 habitants, alors que le bloc des agriculteurs du Mayo-Kebbi, allongé en travers du cours moyen du Logone, en rassemble à peu près 300.000 sur 33.000 kilomètres carrés, soit une densité dix fois plus grande, que la simple différence de fertilité du sol ne suffit pas à expliquer.

Par contre, le désert qui règne sur plus du tiers septentrional du territoire — Borkou, Tibesti, Ennedi : 578.000 kilomètres carrés peuplés de 40.000 habitants seulement — constitue une anomalie d'ordre purement climatique. Son seul tort est de fausser les statistiques démographiques du Tchad, dont la véritable densité, si l'on élimine cette immense tache blanche, ressortit à trois habitants au kilomètre carré.



AU MARCHÉ DE FORT-LAMY, OU SE RENCONTRENT TOUTES LES RACES DU TCHAD, LES MARCHANDES DE LAIT HADJEIRAÏ SONT TOUJOURS PRÉSENTES, AVEC LEURS CALEBASSES SPHÉRIQUES AMENÉES CHAQUE MATIN PAR LEURS BŒUFS PORTEURS.

En fait, deux blocs de populations se partagent le Tchad. Blocs égaux, chacun de près d'un million d'habitants.

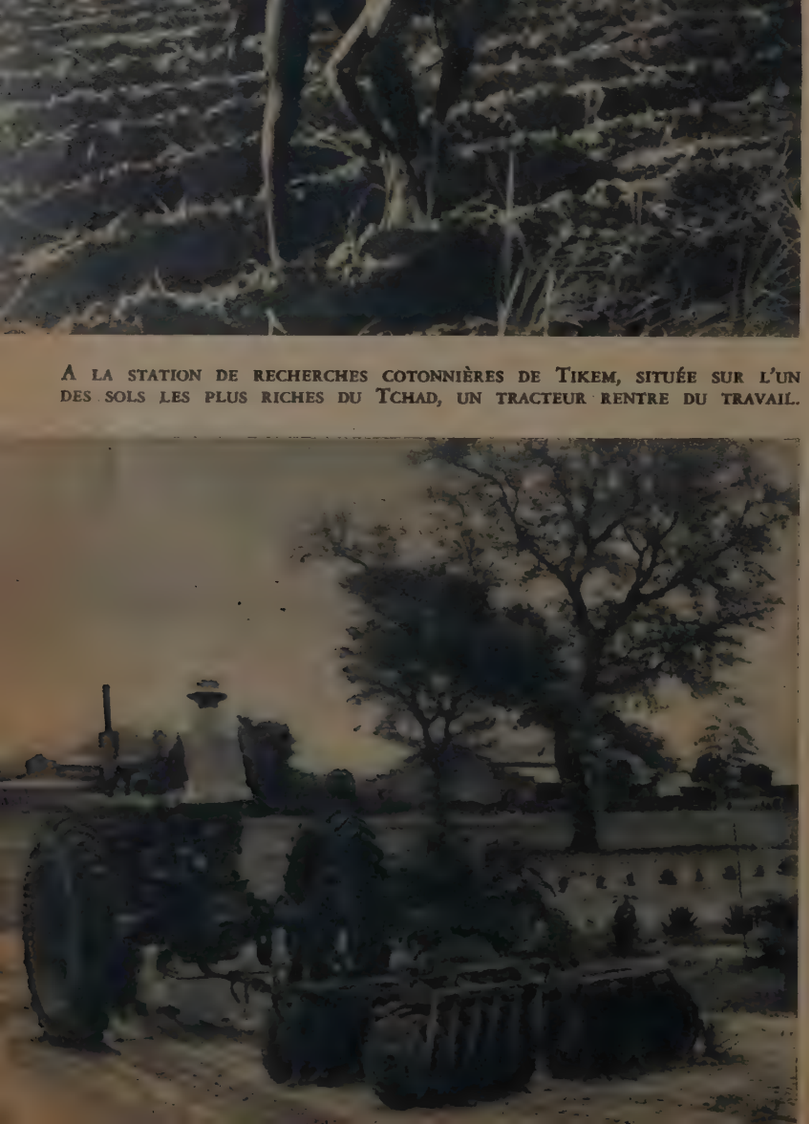
Au Nord, les musulmans : Arabes et leurs métis, et leurs anciens sujets. Ces derniers sont restés agriculteurs. Mais dans cette moitié nord c'est l'élevage qui domine, avec un troupeau de zébus de plus de 4 millions de têtes nomadisant à travers la brousse à la recherche de maigres pâturages.

Le gouvernement du Tchad compte ainsi plusieurs centaines de milliers de pasteurs sans domicile fixe. Ils vont, les hommes à cheval, avec leurs quatre lourdes sagaies collées au flanc du cheval, les pointes protégées par un étui de cuir. Les femmes chevauchent les bœufs porteurs chargés des bagages. Le soir, pour les protéger des lions et des hyènes, on rassemble les bêtes dans un « ferrik », vaste enceinte fermée par des branches épineuses, et les hommes montent la garde autour des feux. Mais c'est au cours des mois brûlants de la saison sèche, quand l'eau est rare et la soif ardente, que la vie des nomades devient pénible. Toute la journée penchés au bord du puits, ils remontent l'une après l'autre les poches de cuir pleines d'eau et les déversent à la surface du sol, dans les bassins de terre de l'abreuvoir devant lequel se relaient vaches, moutons et ânes.

LA CAMPAGNE COTONNIÈRE DE 1949-1950 A ATTEINT LE CHIFFRE RECORD DE 90.000 TONNES. ELLE METTAIT EN JEU LA MOITIÉ DE LA POPULATION.

UN BLOC COMPACT DE PRÈS D'UN MILLION D'AGRICULTEURS OCCUPE LES PLAINES DU MAYO-KEBBI, DU LOGONE ET DU CHARI. SAINS, TRAVAILLEURS, ILS CONSTITUENT L'ÉLÉMENT LE PLUS SOLIDE SUR LEQUEL SE BATIRA LE TCHAD DE L'AVENIR.

A LA STATION DE RECHERCHES COTONNIÈRES DE TIKEM, SITUÉE SUR L'UN DES SOLS LES PLUS RICHES DU TCHAD, UN TRACTEUR RENTRE DU TRAVAIL.



Dans l'Ouest, sur le Mayo-Kebbi, et jusqu'à la vallée du Logone, ce sont les Peuls, arrivés eux aussi en conquérants, qui vivent de cette vie d'éleveurs. Durant des années, ils ont eu à lutter contre la résistance armée des agriculteurs nus. Puis un *modus vivendi* s'est établi, dont les conséquences deviennent aujourd'hui visibles. Enrichis par la culture, et particulièrement celle du coton, les sédentaires de cette région — Toubouri ou Banana — tendent à devenir aussi éleveurs. De plus en plus ils achètent aux Peuls des génisses. Ils en ont acquis leurs secrets de bergers. Le lait prend une place grandissante dans la nourriture de ces athlètes, à côté du mil et du poisson. Comme me disait, voilà trois ans, le vieux Ouaïdou, chef des Banana-Mousseye : « Y en a toujours beaucoup les bœufs chez nous, mais maintenant, c'est plus pour les Foulbé (Peuls), c'est pour les Kirdi (païens) ! » Et l'on a l'impression que, ayant terminé leur rôle, les Peuls du Tchad apparaissent comme un peuple en régression.

Visiblement, l'avenir du Tchad repose en grande partie sur ces agriculteurs nus, ces « païens », hier méprisés, hier gibier des marchands d'esclaves, musulmans du Nord, de l'Ouest et de l'Est.

Il est impossible de les connaître sans les admirer, plus spécialement dans les régions qui n'ont pas subi les ravages matériels et moraux trop profonds de la traite et, plus tard, d'un recrutement trop exigeant pour des chantiers de travaux publics. Il est évident que les Sara de l'est de Fort-Archambault ont perdu beaucoup de cette originalité qui fait encore la force de leurs frères du Logone ou de leurs cousins du Mayo-Kebbi. Leur religion, purement agricole (qui semble officiellement reconnue, puisque l'administration verse des ristournes sur les bénéfices du coton à leurs « chefs de pluie »), en fait les agriculteurs les plus visiblement doués de l'A.-E. F. Accoutumés à produire du mil — avec quels soins jaloux ! — ils se sont mis au coton, et certains au riz, inventant des techniques culturales appropriées. Pêcheurs accomplis, certains comptent aussi parmi les meilleurs des architectes. C'est chez les Masea du Logone qu'on trouve ces extraordinaires cases en obus édifiées avec une technique de potiers virtuoses. Avec cela d'un particularisme pointilleux, bien sympathique au premier abord mais qui, lorsque comme certains Sara ils sont déracinés, tend vers l'anarchie.

LE TCHAD D'AUJOURD'HUI

En 1928 le Tchad avait produit 17 tonnes de coton. Encore était-ce le tonnage global en « coton-graine », correspondant à moins de 6 tonnes de fibre.

Aujourd'hui nous sommes loin de ces chiffres. La campagne cotonnière de 1949-1950 a produit 90.000 tonnes de coton-graine, soit environ 30.000 tonnes de fibre : deux mois de la consommation des filatures françaises. Et pour 1949 l'exportation de plus de 23.000 tonnes de coton égrené avait représenté 35 % de la valeur totale des exportations de l'A.-E. F. tout entière. Dans l'état présent des choses, le coton du Tchad constitue avec le bois du Gabon les deux mamelles de notre Afrique-Equatoriale.

Cette courbe croissante d'une production presque inexistante — sinon pour des usages locaux — il y a juste vingt-cinq ans n'a pas été sans soulever de sérieuses critiques. Mais toute l'évolution économique du Tchad était suspendue à la création d'un produit agricole exportable. Le coton a été ce produit et, effectivement, l'économie du Tchad en a été transformée.

Dans ses débuts obtenue par voie d'autorité, sans même l'appât d'un prix vraiment rémunérateur, cette culture nouvelle est entrée peu à peu dans les mœurs agricoles. Elle a considérablement amélioré le standing de vie des agriculteurs du Mayo-Kebbi, gens sages qui, loin de consacrer leurs modestes bénéfices à des dépenses superflues,

LE ROYAUME DU OUADAÏ EST LE PAYS DES CAVALIERS. LE SERVICE DE L'ÉLEVAGE DU TCHAD A TENTÉ DE RAPPROCHER DE L'ASTRAKAN LES MOUTONS NOIRS A TOISON FRISÉE DU OUADAÏ.

telles que des vêtements, sont devenus éleveurs — ce qui les mettra peut-être un jour sur la trace de l'utilisation pour ce même coton du fumier de ferme. Il ne semble pas, par ailleurs, que chez les bons cultivateurs le coton ait fait une concurrence néfaste aux cultures vivrières. C'est malheureusement le cas chez les peuples moins épris de leurs traditions agricoles.

En fait, le coton aujourd'hui est mêlé à la vie entière du Tchad. Il est le métier principal de la moitié de la population, la hantise de l'administration, mais aussi le cauchemar des techniciens de l'agriculture.

Pour ces derniers une question se pose, et une seule : comment accroître la production de coton du Tchad sans ruiner irrémédiablement ses sols cultivables, dont le défrichement se poursuit à un rythme toujours plus menaçant ? Chaque année on voit les villages s'égailler plus loin dans la brousse ; hommes et femmes, ayant abattu la petite végétation, incendient systématiquement les arbres l'un après l'autre. Le problème présente des solutions. Il est nécessaire de se hâter, tandis que les stations aujourd'hui bien équipées de l'Institut de recherches du coton et des textiles améliorent la qualité et le rendement de la culture,

Une autre culture appelée à un avenir peut-être aussi grand y fait ses débuts dans les terres inondables : le riz. Avec l'aide, là encore, des fonds du plan d'équipement de la France d'outre-mer, des études sont en cours pour l'équipement rizicole de la rive gauche du Logone, au Mayo-Kebbi. Qui sait si, dans quelques années, cette région, favorisée par l'excellence de ses cultivateurs Banana et dotée des moyens mécaniques nécessaires, n'aidera pas à résoudre par une large exportation de riz une partie de l'angoissant problème vivrier du reste de l'A.-E. F. ?

La technique s'est penchée aussi depuis longtemps sur les millions de têtes de bétail des régions du Nord, que le Service de l'élevage vaccine depuis longtemps contre la peste bovine. Le moment est venu — et les moyens viennent — d'en promouvoir la sélection, d'obtenir des races aux rendements améliorés. Plus de viande, plus de lait, mais aussi les moyens de transporter cette viande et de fabriquer avec une partie de ce lait un beurre exportable.

Car le grand ennemi du Tchad, c'est la distance. Une tonne de ciment rendue à Fort-Archambault vaut 19.000 francs C. F. A. (soit le double), 38.000 francs de notre monnaie. Dès le début des grandes pluies, en juillet, les routes se ferment pour cinq mois. Si à Brazzaville un service financier tarde un peu à transmettre, par exemple, l'approbation d'une commande de matériel, Fort-Lamy risque d'attendre ce matériel durant toute la saison des pluies. L'année 1950 a assené sur le Tchad des pluies exceptionnelles : le 12 août il est tombé sur Fort-Lamy 18 centimètres d'eau. Trois journées comme celle-là représenteraient ce qui est tombé de pluie à Paris dans toute l'année. La capitale du Tchad, bloquée, a dû être ravitaillée par avion.

Ces routes rustiques, saisonnièrement interrompues, que vient suppléer le moyen de transport techniquement le plus parfait qui soit, expriment assez bien l'entrée brutale du Tchad, hier encore sauvage, dans la vie moderne. Fort-Archambault, qui paraissait autrefois le bout du monde, a connu ses premiers avions réguliers à la veille de la guerre. Maintenant la capitale tchadienne de la chasse et du tourisme est à dix-sept heures et demie de Paris. On y va d'un saut, et déjà la population commande directement à Paris et reçoit par avion les objets que sur place elle trouve trop chers.

Mais dans ce territoire qui, derrière le gouverneur Eboué et le général Leclerc, a si bien mérité durant les récentes années la reconnaissance de la métropole, des problèmes d'ordre social se posent. Dans le Mayo-Kebbi, au moment de mon passage il n'y avait encore qu'un médecin européen pour 300.000 habitants et deux au Moyen-Chari. On commence à peine l'œuvre immense de la prévention de la terrible maladie du sommeil par les traitements méthodiques des villages avec un médicament nouveau, la lomidine. Le Service d'hygiène mobile qui les applique n'a débuté qu'en 1946.

Et dans le bouillonnement d'un pays qui se transforme sous nos yeux, l'enseignement, comme partout en Afrique, semble chercher à la fois ses moyens et ses méthodes.

TANDIS QUE LES TRANSPORTS DE SES RÉGIONS NORD SE FONT ENCORE PAR BŒUFS PORTEURS ET PAR CHAMEAUX, LE TCHAD EST ENTRÉ DANS L'ÈRE DE L'AVIATION. PASSAGERS ET FRET Y VIENNENT DE FRANCE EN MOINS DE VINGT HEURES. ET DURANT LES RÉCENTES INONDATIONS FORT-LAMY A ÉTÉ RAVITAILLÉ PAR AVION.

AU ROYAUME MYSTÉRIEUX DU DERNIER SOUVERAIN ABSOLU (*)

GRAND GUERRIER DIPLOMATE SUBTIL RÉFORMATEUR

S. M. IBN SÉOUD

PAR RENÉ BRANELLEC

COMMENT vit Ibn Séoud, souverain absolu au passé déjà légendaire, aujourd'hui âgé de soixante-dix ans ? Il se réveille deux heures avant l'aube, fait sa prière, lit le Coran, médite, puis prend un petit déjeuner qui est suivi d'un moment de répit passé en compagnie de son fidèle suivant, Amine. C'est ensuite la visite des médecins privés. A 9 heures il entre au Conseil pour l'expédition des affaires courantes. Il poursuit son travail jusqu'à midi, heure à laquelle il déjeune. Sa nourriture se compose de lait, de yaourt, de dattes, de riz, de fruits, de pain et de très peu de viande. Il boit de l'eau, du café et du thé en faible quantité.

Ses délassements favoris sont encore l'équitation et le tir. Au début du printemps il part avec sa cour pour chasser dans le désert. Il n'en continue pas moins à s'occuper des affaires du royaume et reçoit en tous lieux, trois fois par jour, des rapports des différents districts ainsi que les informations internationales.

Ses décisions sont immédiates. Un Français en panne d'essence dans un village où l'on ne pouvait le secourir eut l'idée d'appeler par téléphone le palais royal. Sa bonne fortune le mit immédiatement en communication avec le souverain lui-même... qui, dans la minute, commanda l'envoi d'un camion-citerne à l'endroit indiqué.

Tout le monde a accès auprès d'Ibn Séoud, et très souvent, lors de ses déplacements, son convoi est arrêté par un quelconque de ses sujets demandant justice. Cette supplique est satisfaite sur-le-champ. La taille du roi — 2 mètres — attire l'attention plus que son vêtement, qui est très simple.

Ibn Séoud prend deux bains par jour, parfumés d'essence de rose et de tib. Dans ses salons brûle de l'encens, qu'il se plaît à offrir à ses hôtes de marque. Le roi aime la poésie, apprécie l'esprit et les mots plaisants. Dans ses réunions avec les chefs de tribu il ne manque pas de conter des anecdotes et de s'en faire rapporter. Ses dons d'orateur lui ont valu de nombreux succès à l'époque de la conquête. Mais si la parole l'a servi, son audace a été le moteur sans lequel l'Arabie séoudite n'existerait pas. Trente cicatrices témoignent que cette vie maintenant si sereine a été payée de maintes tribulations.

LA VIE AVENTUREUSE

Abdul-Aziz Ibn Abdul-Rahman al Faisal, roi du Nejd et du Hedjaz, universellement connu sous le nom d'Ibn Séoud, a dû tout créer avant d'entreprendre une tâche qu'au début de sa vie il pouvait à peine rêver : réunir sous sa loi l'ensemble des tribus de la péninsule.

Né à Riyad en 1880, Ibn Séoud a comme ancêtre Séoud le Grand, émir du Nejd, qui, soutenant de son épée, au XVIII[e] siècle, la prédication ardente de Mohammed Ibn Abdel-Wahab, conquit toute la péninsule à la règle wahabite. Mais il provoqua par là même l'intervention du redoutable Méhémet Ali, vice-roi d'Egypte. Séoud le Grand fut exilé à Constantinople, et sa famille tomba dans l'obscurité.

Cependant elle n'avait rien abdiqué de ses convictions et, petit à petit, les fidèles d'Abdel-Wahab se regroupèrent autour d'elle. C'est parmi eux que se passa l'enfance d'Ibn Séoud. Son père l'élevait durement pour le préparer au « jihad » (guerre sainte). Un jour Ibn Rachid, l'émir des Chammars, fondit sur Riyad. Les Wahabites étaient alors trop faibles et trop désunis pour lui résister. Ibn Séoud, échappé de peu à la capture, accompagna les guerriers survivants dans leur retraite vers l'immense désert rouge du « Rabeh el-Khali », qui s'étend au sud-est de la péninsule et où vivaient de rares clans de nomades primitifs.

A leur contact le jeune prince sut bientôt relever une piste, disparaître sans laisser de trace. Il pouvait se garder du sommeil des nuits entières, dormir sans tente ni couverture, vivre d'une poignée de dattes. Un tel régime a tôt fait d'éliminer les natures chétives. Celle d'Ibn Séoud s'y trempa. Sa stature, sa force, son intelligence l'imposaient à ses compagnons. Sa renommée s'étendit vite.

A cette époque le prince rejoignit son père, réfugié auprès du cheikh de Koweit. Les deux hommes sympathisèrent. Le cheikh sentait chez le prince, sous l'impassibilité que lui commandait son rang, un tempérament à la fois généreux et

(*) Voir *France-Illustration* du 13 janvier 1951.

réfléchi. Ibn Séoud, témoin silencieux des audiences de son hôte, observait les personnages variés qui y défilaient, admirait comment son mentor discernait le mensonge, soupesait la bonne foi de chacun, tranchait avec autorité ou temporisait pour déjouer une manœuvre.

Ce séjour, qui prenait l'allure d'un véritable apprentissage du gouvernement, prit fin brutalement. Ibn Rachid, toujours lui, revint. Le cheikh se sauva d'extrême justesse. Quant à Ibn Séoud, il était parti à la tête de cinquante guerriers avec l'intention déterminée d'abattre son ennemi. Les Chammars étaient nombreux, braves, bien commandés. Après quelques succès, Ibn Séoud dut à nouveau fuir dans le sinistre « Rabeh el-Khali » (lieu vide), au début du Ramadan. Plusieurs de ses hommes défaillirent. Beaucoup parlaient d'abandonner une expédition aussi hasardeuse... Un soir Ibn Séoud donne l'ordre de remonter vers le Nord. La petite troupe, circulant seulement de nuit, arrive sans avoir éveillé l'attention jusqu'à la palmeraie qui entoure Riyad. Le prince escalade le mur d'enceinte, pénètre dans le palais du gouverneur... Quelques heures plus tard la forteresse se rendait, et dans la ville en fête le sabre de Séoud le Grand était solennellement remis à son digne descendant.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE DU POUVOIR

La prise de Riyad a valu à Ibn Séoud un prestige immense. Dans son émirat, son pouvoir est absolu. Les Wahabites en ont fait leur iman. Mais il est étroitement surveillé. Les puritains soulignent ses moindres défaillances. La plupart des chefs de tribu ne l'ont reconnu que dans l'espoir du butin. Comment les discipliner, combattre leur paresse ? C'est lutter contre des siècles d'habitudes... L'émir s'y attaque en distribuant des terres et des avantages à ceux qui les cultivent. Il creuse des puits, crée des villages, institue l'ordre des « Ikhouans » (frères), dont les membres forment son armée. En 1905 il bat les Turcs envoyés pour soutenir Ibn Rachid, ce qui lui vaut la province de l'Ahsa, sur le golfe Persique. Durant la guerre 1914-1918 il est aux côtés des Alliés ; mais, le conflit à peine terminé, il se heurte aux Hachémites, soutenus par les Anglais. Le colonel Lawrence a fait fond sur le chérif de La Mecque, Hussein. Celui-ci, grisé, affiche son ambition de restaurer à son profit le califat. Les Ikhouans s'agitent, veulent déclencher la Guerre Sainte. Ibn Séoud doit déployer toute sa persuasion pour les calmer. Il sait que le moment n'est pas venu... Hussein multiplie les fautes. Il attaque les Ataiba, tribu alliée d'Ibn Séoud... « Dieu est avec les patients », répète Ibn Séoud. Cependant il fait constater à tous que le chérif va rendre difficile le pèlerinage.

L'ÉTRANGER, SURTOUT PORTEUR D'UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE, N'EST PAS TOUJOURS BIEN ACCUEILLI PAR LES VIEUX WAHABITES. S'IL A PLACE PARFOIS DANS UNE PALABRE AU TRIBUNAL DE POLICE, C'EST QU'IL S'AGIT D'UN LITIGE OPPOSANT DES BRITANNIQUES A DES ARABES.

Et soudain éclate la guerre. Les husseinites doivent quitter précipitamment La Mecque, où, en 1924, Ibn Séoud fait son entrée dans la Ville Sainte, à pied, tête nue, désarmé et récitant la prière : « Labbaika, à Ton Commandement, me voici, ô Dieu... » Quelques mois après il était proclamé roi de l'Arabie.

La Grande-Bretagne, toujours réaliste, ne tarda pas à le reconnaître. Mais les vieux blédards français avaient été en général plus clairvoyants que Lawrence. Dès 1918 le capitaine Pisani, adjoint de Lawrence dans la lutte contre les Turcs en Arabie, avait jugé les compétiteurs et compris que parmi les hommes destinés à marquer de leur empreinte ce pays passionnant et âpre Ibn Séoud avait de très loin la plus forte personnalité.

Le roi a longuement médité l'échec de son ancêtre. Il s'est appliqué à ne pas renouveler ses fautes. Au lendemain de la première guerre mondiale, face aux vues italiennes sur le Yémen, il se refuse à annexer ce territoire pour ne pas créer de tension internationale. Devant Sir Gilbert Clayton, qui lui affirme — ce qui au reste est inexact — que la France est d'accord avec l'Angleterre pour lui interdire d'étendre son Etat jusqu'à la frontière syrienne, Ibn Séoud n'insiste pas. Il évacue le corridor d'Abaka... (Mais, par la suite, quand s'ouvrira la compétition des pétroles entre l'Amérique et la Grande-Bretagne, qui sait si cela n'a point pesé dans la décision du souverain ?) Du côté musulman, même prudence. L'Egypte fait valoir des droits exorbitants sur le pèlerinage. On négociera interminablement pour obtenir un arrangement amiable. En Islam, beaucoup craignent ou feignent de craindre la domination wahabite sur La Mecque : Ibn Séoud invite des délégations hindoue, persane, égyptienne à venir constater l'intégrité des Lieux Saints. Le roi va plus loin. Il veut que le Hedjaz devienne la propriété spirituelle commune de l'ensemble de l'Islam, véritable trait de génie politique.

Cette largeur d'esprit dépassait considérablement les vieux Wahabites et les choquait. Ils ne comprenaient pas que leurs rites n'eussent pas été imposés dans les villes saintes. D'autre part, l'adoption par le roi d'instruments tels que le téléphone, l'automobile, l'avion leur paraissait d'un modernisme dangereux. Les fanatiques eurent un moment le dessus. Ce fut la révolte. Mais ce fut aussi pour Ibn Séoud l'occasion de montrer aux entêtés de la tradition que, devant les machines, la vénérable tactique bédouine était inefficace. La répression fut rapide, sévère. Les Ikhouans ont compris la démonstration. Aujourd'hui ce pays, jadis en proie à la guerre endémique, aux razzias, au banditisme, connaît la sécurité.

UNE FORCE RENAISSANTE

Outre la police, 60.000 hommes assurent cette paix, pourvus d'un matériel spécialement adapté au désert. A la légion recrutée parmi les 1.500.000 Bédouins en âge de porter les armes et dont la force résidait dans la bravoure des guerriers et la rapidité de leurs chameaux se sont substituées, à la suite de la dernière guerre mondiale, des troupes bien équipées et encadrées, que les Anglais et les Américains ont contribué à instruire.

L'aviation royale compte maintenant une cinquantaine d'appareils et se vante d'être 100 % séoudite — à l'exception de quelques instructeurs américains. La nouvelle armée utilise la radio, les armes automatiques, les chars. Elle ne saurait être dédaignée par aucun agresseur éventuel.

Si la sauvegarde de son pays a été l'un des soucis majeurs du roi, il ne s'est pas désintéressé des réformes susceptibles d'améliorer le sort de son peuple. On a vu de quelle façon il s'est employé à lutter contre le nomadisme. Les fermes et les petites agglomérations édifiées par les tribus en voie de sédentarisation prolifèrent partout. L'artisanat se développe, les villes s'agrandissent et se multiplient : Djeddah, par exemple, qui comptait 30.000 habitants il y a vingt ans, en revendique 150.000. Le téléphone et la radio ont été installés. Un réseau routier se construit. Des terrains d'atterrissage ont été aménagés à La Mecque, à Riyad, à Médine, à Mahdel Dehab, à Yambo, à Wejh, à Duha, à Dharan et à Djeddah, où se posent chaque semaine des avions américains, français, anglais, égyptiens, hollandais.

Dans la vue du haut figure, au premier plan, l'ancien palais du roi a Djeddah. Les finances du royaume s'étant améliorées, le batiment, plus représentatif, que l'on voit derrière, a été construit. Mais les grandes dépenses du budget résident dans l'entretien d'une armée et dans l'équipement du pays. Les conditions naturelles n'y sont pas souvent favorables. L'eau, notamment, est rare, lointaine et chère.

Réorganisation encore sporadique sans doute. Des inquiétudes se sont fait jour concernant la faculté de résistance au communisme de nombreux pays du Moyen-Orient, où les conditions de vie de la grande masse sont particulièrement mauvaises. Les Américains s'impatientent de la lenteur d'une évolution économique et sociale qui leur paraît contrariée par certains éléments des classes dominantes.

LES DONS D'ALLAH

On ne se prive pas de critiquer... et d'envier Ibn Séoud. Comment, avec sa fabuleuse fortune, ne transforme-t-il pas son pays en éden? On oublie que lorsqu'il prit le pouvoir ce souverain avait un trésor vide. Ce n'était pas le commerce des dattes, de la gomme arabique, des céréales, de la laine, des peaux qui pouvait le remplir. L'exploitation des pétroles a changé le problème. Mais elle est toute récente. La production n'a sérieusement commencé qu'en 1945 et, cette année-là, n'a pas dépassé 2.800.000 tonnes. Elle s'est élevée en 1946 à 7 millions de tonnes pour atteindre 23 millions de tonnes en 1949 et dépasser 30 millions de tonnes en 1950. La mise en service de la Tapline (Transarabian pipe-line) a permis un débit de 800.000 barils par jour contre 300.000 auparavant. Le roi reçoit, aux termes du dernier accord, 50 cents par baril de brut extrait par l'Aramco dans les champs de Dahran et d'Abu Hadrya. Dans cet ordre d'idées de l'importance de la péninsule arabique au point de vue pétrolier, signalons que les experts situent dans l'émirat de Koweit le gisement le plus riche du monde. Le revenu quotidien de l'émir, par la grâce de Dieu et de la Koweit Oil Co anglaise, est évalué à 15.000 livres sterling. La production, de 800.000 tonnes en 1946, est passée à 12 millions de tonnes en 1949, et l'on a tout lieu de croire que la progression a continué en 1950. Deux compagnies exploitent les gisements de l'enclave : la Koweit Oil, astreinte à payer 34 cents par baril, et la Pacific Western américaine, qui, elle, doit ristourner 55 cents par baril.

En dehors du pétrole, La Mecque semble constituer une source importante de revenus. Chaque pèlerin acquitte une taxe de 35 livres sterling, ce qui représente, bon an mal an, un total de 5 à 6 millions de dollars (car tout est finalement converti en dollars). En fait, ces ressources sont absorbées par les charges résultant pour l'Arabie séoudite de la possession des Lieux Saints.

Le budget de l'Arabie séoudite a été jusqu'à présent, dit-on, en déficit permanent. Or les recettes reconnues sont le double des dépenses inscrites au budget. Comment s'explique cette anomalie? Ibn Séoud pratique une vertu peu commune : celle du souvenir. Il n'a oublié aucun de ses vieux compagnons d'armes. Par ses soins, maints chefs de tribu peuvent vivre dignement. Mieux : ses ennemis eux-mêmes bénéficient de sa générosité. Faut-il n'y voir qu'une habileté? Ce serait profondément injuste. Certes, lorsque reparaît périodiquement le projet d'une Grande Syrie qui aurait pour effet de donner aux Hachémites le contrôle des débouchés des pipe-lines en Méditerranée, le roi ne se contente pas d'une opposition formelle. Les Américains eux-mêmes n'ont aucune sympathie pour la Grande Syrie. Qu'il en résulte une lutte d'influence parfois assez âpre, c'est possible. Mais l'essentiel n'est pas là. Il faut le voir bien plutôt dans la transformation d'un vaste pays qui, grâce à son souverain, est devenu une pièce capitale de l'équilibre des forces dans le Moyen-Orient. Son équipement est en cours. Echappera-t-il au paupérisme, jadis endémique, qui est une des conditions les plus favorables à l'expansion communiste? C'est là un très gros problème. Ibn Séoud s'est attaché à le résoudre, et le succès d'une telle entreprise couronnant magnifiquement l'histoire de ce jeune émir sans émirat, devant qui s'incline aujourd'hui l'Arabie entière, sera l'un des faits de notre siècle.

Ainsi qu'on peut en juger, les fenêtres sont bien défendues.

PERMANENCE ET DESTIN DE LA MARINE NATIONALE

par JOHANNÈS DUPRAZ, député, ancien ministre.

Dans le dernier numéro de France-Illustration, *notre collaborateur Henri Le Masson, membre de l'Académie de marine, après avoir exposé l'état d'avancement des premières et modestes unités prévues au programme naval, insistait sur la nécessité d'un plan plus large de renouvellement et de construction de notre flotte militaire.*

Mais notre marine nationale occupe-t-elle une place suffisante dans notre effort de réarmement ? C'est ce que nous avons demandé à M. Johannès Dupraz, ancien secrétaire d'Etat à la marine, qui a bien voulu marquer pour nos lecteurs la gravité, du point de vue budgétaire, politique et national, de ce problème de la reconstruction navale.

DEVANT l'histoire de nos responsabilités nationales, à travers des circonstances et des époques bien diverses, la marine apparaît toujours comme l'un des grands devoirs de l'Etat.

Aucune hypothèse ne saurait prescrire cette leçon ; les hommes d'Etat, ou plus généralement les hommes politiques qui, en d'autres temps, ont subordonné l'effort naval — au point de le nier parfois — à des nécessités plus urgentes, se sont trompés, et lorsqu'on s'est aperçu, ou qu'ils se sont aperçus eux-mêmes qu'ils s'étaient trompés, il était toujours trop tard pour improviser un redressement.

La France, certes, improvise bien ses redressements ; elle fait même à ce don une confiance excessive. Mais en matière navale on n'improvise pas : l'entretien des vocations, la formation des chefs et des hommes et leur entraînement, la présence d'un tonnage de bâtiments et d'un nombre d'avions, le perfectionnement des armes, la recherche des ingénieurs, l'hydrographie, l'apprentissage des ouvriers vont de pair et doivent présenter un ensemble toujours disponible pour les missions de liaison, de sécurité et de défense dont la métropole est tributaire autant que l'outre-mer.

On peut et l'on doit, selon les époques, les alliances, les priorités d'urgence, les moyens dont on dispose et les éventualités d'emploi, discuter et disputer sur le volume et la composition de la flotte, sur le choix des armes, l'équipement des bases, la répartition des stocks, le nombre des effectifs ; on le fera toujours avec un grand risque d'erreur. A-t-on jamais imaginé, par exemple, en concevant la belle flotte d'avant guerre, que la moitié de cette flotte serait sabordée un jour à Toulon, que l'autre moitié servirait à la reconquête de la métropole, que Brest serait anéanti et que Strasbourg serait intact.

Mais l'erreur irréparable, c'est d'accepter, délibérément ou par oubli, que nous n'ayons plus de flotte, plus de marine et donc plus de marins, que la flotte marchande sous pavillon français, reconstituée à grands frais, n'aura plus de cuirasse française.

Il n'y a pas de cas plus démonstratif que celui de la marine où l'homme public soit comptable de l'avenir ; il ne reçoit jamais lui-même la sanction de sa propre politique ; il hérite la flotte que lui ont faite ses prédécesseurs et ses successeurs hériteront la flotte qu'il aura lui-même conçue : la flotte ou l'absence de flotte dont il ne sera pas là, selon toute vraisemblance, pour prendre gloire ou rendre compte.

Devant ce devoir et cette responsabilité il n'y a qu'une leçon à suivre et qu'une assurance à souscrire : entretenir, créer et entraîner en permanence un fond minimum d'effectifs et de tonnage.

J'ai eu l'occasion de dire un jour à la tribune de l'Assemblée nationale que lorsqu'on téléphonait au ministre de la Marine pour lui demander un porte-avions il lui fallait cinq ans pour le donner s'il en était dépourvu, à la condition toutefois qu'il soit en mesure de le mettre en chantier le soir même !

L'an dernier, en déclinant l'honneur de rester rue Royale je ne me suis point dérobé devant ces responsabilités : les ayant mesurées à leurs complètes dimensions, j'ai cru devoir marquer, à mon échelon, que l'Etat ne faisait point assez son devoir à l'égard de la flotte.

Il ne s'agit pas d'isoler la marine de l'Etat, encore que cela la protégerait de bien des maux ; il s'agit d'obtenir que l'Etat, conscient des données permanentes de son histoire, arbitre mieux ses sacrifices financiers dans l'ensemble des dépenses militaires et fasse à la marine une part suffisante pour assurer sa maintenance et son adaptation technique. Nous avions admis que l'on devait assigner à la flotte 400.000 tonnes et à l'aéronavale, vingt flottilles : c'était un minimum qui permettait tout de même de satisfaire aux besoins de l'Union française, de participer, en cas de conflit, à la sécurité des lignes essentielles, de figurer dignement dans un corps de bataille interallié et d'entraîner soixante mille hommes d'active, que les réserves doubleraient au moins. En l'état de vieillissement, d'usure et d'hétérogénéité de notre flotte, la transition était de toute façon difficile. Mais un programme directeur de cinq ans pour l'aéronavale et de vingt ans pour les bâtiments était défini, fait d'une annuité de 20.000 tonnes à entreprendre sans délai si l'on voulait éviter que, dans quelques années, la France n'eût plus de flotte digne de ce nom et connût les déboires qui résultent inexorablement de la décadence navale.

400.000 tonnes de bâtiments, vingt flottilles d'aéronavale ne restitueraient point à la France sa puissance maritime d'avant guerre. Elles constituent, nous l'avons dit maintes fois, l'armement minimum de sa sécurité et de sa représentation ; elles ne sont point au-dessus de ses moyens financiers dans le cadre du budget d'aujourd'hui. Elles ne sont pas davantage au-dessus de ses moyens techniques et industriels pour les bâtiments et pour les armes ; elles ne sont point hors de portée d'un effort résolu pour l'aéronavale — dont le programme est une partie du programme d'aviation — si l'on veut bien aborder avec raison, sévérité et courage les problèmes de nos industries aéronautiques.

Devant ces plans et ces projets réduits à l'essentiel, quel est donc présentement l'état des choses ?

Tout notre effort naval depuis la libération a été orienté vers cette perspective de réaliser un jour et le plus tôt possible une loi-programme ou, en l'absence d'une loi, de mettre en chantier des tranches de construction d'un volume annuel d'au moins 20.000 tonnes, selon un plan directeur assez général pour permettre la mobilité des conceptions et des priorités, mais impératif dans son débit.

Les études et les recherches ont marché de pair avec la reconstitution du potentiel des arsenaux, leur reconstruction proprement dite, la modernisation de leurs outillages, la formation de leurs apprentis, la maintenance de leurs personnels. On s'est attaché à faire vivre les installations industrielles développées par la dernière guerre dans l'outre-mer, à Dakar, à Oran, à Sidi-Abdallah, à Diego-Suarez ; l'arsenal de Saïgon s'est révélé apte aux travaux d'entretien de la force amphibie. Simultanément, les travaux maritimes ont poursuivi la reconstruction des ports et des bases, et d'abord celles de Brest et de Mers-el-Kébir. Les programmes de pares de combustibles se sont exécutés ; un effort d'entretien continu s'est accompli pour prolonger la flotte existante et la moderniser ; le *Jean-Bart* a été achevé contre tant d'obstacles et la formation des officiers et des hommes s'est faite inlassablement sur des matériels de fortune et grâce à l'appoint étranger. La participation de la marine aux opérations d'Indochine a précipité l'usure des matériels, mais elle a augmenté d'autant la rotation de la flotte et son entraînement.

Dans une pénurie de crédits sans précédente, la marine nationale a fait face à ses tâches en préparant l'infrastructure de son avenir ; mais l'année 1950 était cruciale dans cette évolution. Le point des préparatifs préliminaires auquel nous étions parvenus, les délais d'âge des bâtiments commandaient sans réplique que cette année 1950 fût celle de l'exécution des plans de construction amorcée par une demi-tranche de 10.000 tonnes environ dans l'été précédent.

Les perspectives budgétaires de l'année 1950, telles que le gouvernement les fixait dès l'été, furent les plus sombres de toutes. Elles conduisaient à réduire les effectifs, à refuser des engagements, à interrompre des travaux, à licencier des ouvriers, à comprimer l'entretien, à appauvrir les stocks et les approvisionnements de la flotte tandis que s'élevait le coût de la guerre d'Indochine ; elles n'ouvraient aucune espérance pour l'aéronavale ; bien plus, elles interdisaient la construction du porte-avions *Clemenceau* ; elles assombrissaient injustement le visage discipliné des marins.

L'exercice 1950, auquel mon successeur, M. Raymond-Laurent, fit face avec une grande conscience de ses devoirs, était un exercice de cassure en pleine espérance ; nous étions placés cependant devant nos obligations d'Indochine et devant les préparatifs interalliés de réarmement.

Le budget français de réarmement, autant que nous en ayons connaissance bien qu'il soit voté, fait en 1951 une part meilleure. Fait-il à la marine, en proportion à l'égard des autres armes et en valeur absolue, une part suffisante ? Je ne le pense pas. Il lui donne à peu près 15 % de crédits : c'est la proportion même de l'année précédente. En valeur absolue, les crédits s'élèvent très sensiblement, mais ils ont à gager la succession de chapitres appauvris, un retard d'entretien et des frais généraux accrus ; ils permettront de continuer les demi-tranches en bâtiments d'escorte de 1949 et de 1950 et d'en lancer une nouvelle du même type ; ils reconstitueront une flottille de quarante dragueurs ; ils amorceront l'achèvement du croiseur *De Grasse* et la modernisation des croiseurs légers *Guichen* et *Châteaurenault* ; ils ne concerneront pas quatre contre-torpilleurs ex-italiens ; ils autoriseront immédiatement le redressement des effectifs et le programme d'une usine de torpilles à Mers-el-Kébir ; ils paient l'*Arromanches* à nos amis britanniques ; ils couvrent la part de l'aéronavale en 1951 dans le plan quinquennal de l'aéronautique. Ils postulent selon ces données des crédits plus importants en 1952 : tout cela est notable et fait honneur à M. André Monteil.

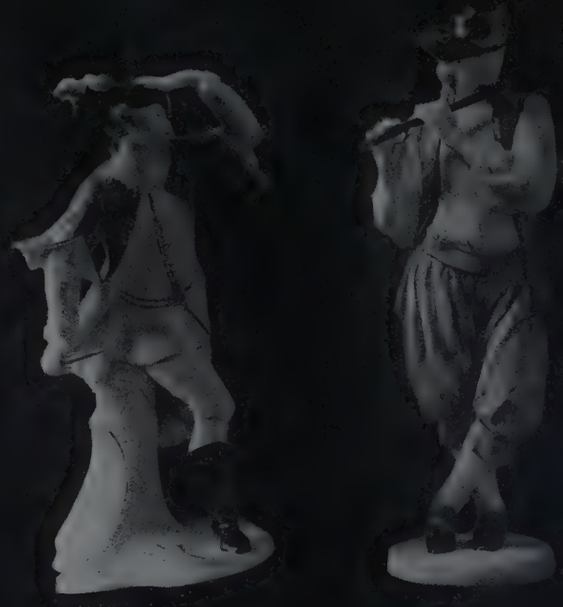
Mais le problème de la reconstitution navale reste posé. Les bâtiments étrangers que nous avons reçus et ceux que nous recevrons, un porte-avions américain de 11.000 tonnes notamment, déjà baptisé, je crois, *La Fayette*, ce qui est juste au point de vue de la gratitude et peut-être excessif au point de vue du tonnage, continuent d'assurer une trop longue transition ; ils ne sauraient faire dispense ou limitation de l'effort français de construction.

Je veux dire clairement que l'abandon de la construction par la France d'un porte-avions, de ceux qui devaient être mis ultérieurement en chantier, et de bâtiment lourds ne saurait être admis. Notre flotte ne saurait devenir une simple flottille de dragage et d'escorte et notre établissement naval ne saurait se limiter à l'installation, à l'entretien et au service de nos ports, de nos points d'appui et de nos bases stratégiques.

La coopération interalliée, à laquelle nous sommes si reconnaissants et dont nous sommes si tributaires, implique à l'échelle de nos intérêts, de nos droits moraux et de nos présences physiques des moyens d'autorité mis à la disposition de la communauté internationale, certes, mais qui donneront une réalité nécessaire aux mots dont nous usons pour qualifier chaque jour l'importance de notre mission dans le monde.

Ainsi le budget de 1951 donne une détente à la flotte ; il crédite de notre estime ceux qui l'ont défendu, mais il ne répond point assez aux besoins évidents ; il ne remplace pas la flotte dans la mesure où elle est en train de disparaître et n'ouvre point encore les perspectives nécessaires à sa permanence et à son destin.

GROUPE CHEVAL ET PALEFRENIER PORCELAINE DÉCORÉE MANUFACTURE NATIONALE DE NYMPHENBURG.



SUJETS PORCELAINE DÉCORÉE DU XVIII[e] SIÈCLE : JOUEUR DE FLUTE ET JEUNE FILLE DE BERNE ; PERSONNAGES DE

L'EXPOSITION DE EUROPÉENNE

Près de l'Opéra il est une maison dont les vitrines sont comme une sorte de musée et retiennent longuement l'attention des promeneurs qui parcourent l'illustre voie parisienne. Céramiques, verreries, objets d'art s'offrent là à l'admiration du passant. Cette maison — pourquoi ne pas nommer Rouard puisque assurément tout le monde l'a reconnu ? — avait réuni en ses salons un ensemble de pièces de haute qualité dont le rassemblement constituait une exposition de la porcelaine européenne contemporaine.

Aussi bien, ce n'est pas la première fois qu'elle mène à bonne fin un dessein analogue. Et telle de ses précédentes expositions inspira à Paul Valéry un de ces brefs essais où le maître écrivain se délectait comme à un jeu singulièrement excitant pour l'esprit. Cette manifestation, d'ailleurs, ne s'accompagnait d'aucune pensée mercantile et ne recherchait d'autre résultat que de permettre une confrontation entre des objets

PORTEUSE D'EAU. PORCELAINE DÉCORÉE MANUFACTURE DE HÉREND (HONGRIE).

THÉIÈRE EN PORCELAINE IVOIRE DÉCORÉE VERT ET OR. MODÈLE DE MARCEL GOUPY ; ROUARD, ÉDITEUR.

ASSIETTE D'UNE SÉRIE DE DOUZE. AU CENTRE, « OISEAUX DE BUFFON » ; BORDURE OR SABLÉ. ROUARD, ÉDITEUR.

OFFICIER A CHEVAL, PORCELAINE, MODÈLE DE WACKERLE. MANUFACTURE NATIONALE DE NYMPHENBURG (BAVIÈRE).

LA COMÉDIE ITALIENNE : PANTALONE ET MATAMORE. MANUFACTURE DE NYMPHENBURG.

LA PORCELAINE CONTEMPORAINE

également précieux, fruits de techniques parvenues à un haut point de perfection. La comparaison était donc d'un vif intérêt entre ces porcelaines représentant des fabrications du Berry, de Limoges, de Paris et aussi d'Allemagne, d'Angleterre, de Danemark, de Hongrie, d'Italie. Toutes conservent les particularités qui leur ont conféré l'originalité qui fait leur prix et où se reflète, à travers les ans, l'esprit du terroir où elles prirent naissance. Pour décrire ces belles porcelaines il faudrait les ressources d'un spécialiste ou les images d'un poète. Les reproductions que nous donnons de quelques-unes permettront de les apprécier. Comme le dit si joliment Jacques de Lacretelle : « Une exposition telle que celle-ci est une marque de confiance donnée à l'exquis, au fragile, à la beauté gratuite du monde. Tant que l'on aimera contempler une rose dans une coupe de porcelaine, il ne faut pas désespérer... »

« FEMME ESQUIMAU », STATUETTE PORCELAINE BLANCHE. MANUFACTURE NATIONALE DE PORCELAINE BING ET GRONDAHL, COPENHAGUE.

POT ET CUVETTE PORCELAINE REPRODUCTION FIN XVIII SIÈCLE DE PILLIVUYT ET Cie, A MEHUN-SUR-YEVRE (CHER).

ASSIETTE, PORCELAINE TENDRE, DÉCORÉE DE TROIS PANNEAUX FOND ROUGE VIF AVEC OISEAUX BLANCS EN RELIEF ; MOTIFS EN OR ENTRE LES PANNEAUX. MANUFACTURE DE MINTONS (ANGLETERRE).

L'OPINION DE ROBERT KEMP

SUR « ORPHÉE » DE GLUCK

La représentation d'*Orphée*, au théâtre des Champs-Elysées, fut jugée, d'un commun sentiment, estimable ; non point admirable... Mon propos n'est pas de mesurer les mérites de Mme Maria Férès, ni de distribuer à Mmes Segala, Million, à la chorale Elisabeth Brasseur, à M. Henri Tomasi, qui dirigeait le noble orchestre Lamoureux, ni au ballet réglé par Nicolas Zvereff et dansé par Mlle Andrée Lelièvre des éloges qui ne seraient pas des roses sans épines. Je voudrais saluer la réapparition de Gluck à Paris, où, à la fin du siècle précédent et à l'aube de celui-ci, sa musique était si glorieusement fêtée et provoquait des larmes et des frissons...

C'est par la représentation d'*Iphigénie en Tauride*, à la Renaissance, avec Jeanne Raunay, que ces souvenirs, pour moi, commencent. Albert Carré en suivit l'exemple... Nous avions envié ceux qui avaient applaudi Mme Viardot dans *Orphée*. Delna nous y parut sublime, encore qu'un peu vulgaire... J'entends encore les *ré* magnifiques qui jaillissaient de ses lèvres, au début, dans les sombres accords du chœur funèbre. C'étaient des globes d'argent, des ballons lumineux montant des ténèbres... Puis Mme Gerville-Réache s'y essaya; Alice Raveau, contralto authentique et véhément, égalait Delna. On entendit aussi Mme Rose Caron, qui transposait le rôle et paraissait un peu haute pour le cadre de l'Opéra-Comique. Mais quelle Iphigénie ! « Cette nuit, j'ai revu le palais de mon père... » Tantôt dans le péplos de neige, tantôt dans les voiles pourpres de la sacrificatrice, étendant ses longs bras blancs, ouvrant ses immenses yeux verts, belle d'attitude, tragique de phrasé, luttant héroïquement contre les notes trop hautes de *Mêlez vos cris plaintifs*... elle était, pour le cœur et l'esprit, sinon pour l'oreille, quasi miraculeuse.

Puis *Alceste*, avec Litvinne... *Armide*... Sauf *Iphigénie en Aulide*, ce me semble, nous avons eu tout Gluck. On disputait encore le problème du tréma. Les uns disaient Glück, comme dans « glucose » ; les autres, qui ont eu finalement raison, Gluck — sans tréma — comme « glouglou ». Petite querelle, à côté de la colère des partisans de Rameau, qui exigeaient, Pierre Lalo et d'Indy en tête, une égale apothéose pour le plus grand musicien *français* « tragique »...

Je m'étonne que notre époque, dévote aux grands tragiques du vers, ne réclame pas, parallèlement, pour les trois musiciens — quatre avec le Berlioz des *Troyens* — qui ont le mieux exprimé la noblesse, la majesté, le sentiment profond de la tragédie... Lulli, Gluck, raciniens, Rameau, racinien et cornélien, comment les néglige-t-on, quand le théâtre parlé, depuis Giraudoux, Gide, Cocteau, jusqu'à Sartre et Anouilh, s'abreuve aux sources de la tragédie classique, d'Athènes et de France ?

L'influence de Gluck, respectueux du texte poétique, inventeur d'un récitatif admirable de lignes, d'accent — de silences ! fut grande. Elle aida Debussy qui inventait, pour la prose de Maeterlinck, un parlé musical d'un naturel exquis et d'une sensibilité mystérieuse, comme magique, à se faire écouter. Gluck est pompeux; Gluck était alors jugé trop allemand par les uns, trop italianisant par le autres. Mais n'a-t-il pas donné aux textes français une éloquence efficace et une pureté de marbre antique ?

Nous sommes bien préparés à reprendre le contact avec lui. Le voudra-t-on ? Trouvera-t-on, autour d'un J.-G. Prodhomme, qui vient d'écrire un *Gluck* précis et chaleureux, un groupe de fervents ? *Orphée* va-t-il donner l'élan ? Ceux dont les jeunes yeux ont pleuré à *Divinités du Styx !...* à *Enfin, il est en ma puissance...* et envié les ombres heureuses de danser sur le solo de flûte que M. Bourdin détaillait si finement l'autre soir ne voudraient pas mourir sans retrouver ces nobles douceurs.

AU FOYER, PENDANT UN ENTR'ACTE, M. STROMBERG, CONSEILLER A L'AMBASSADE DE SUÈDE, ET Mme (A GAUCHE) ET (A DROITE) LA PRINCESSE TROUBETSKOI

LE TOUT-PARIS ASSISTAIT A CETTE GRANDE SOIRÉE, A GAUCHE : SERGE LIFAR, ESPANITA CORTÈS, Mme ET Mlle MAURICE GARÇON. A DROITE : HENRI SAUGUET EN COMPAGNIE DE Mme MARIE-LOUISE BOUSQUET

SERGE LIFAR OUVRE LE PROGRAMME, DONT LA COUVERTURE FUT AFFICHÉE SUR TOUS LES MURS DE PARIS

VARIETÉS ET MONDANITÉS PAR

LE GÉNÉRAL KŒNIG A UNE ATTITUDE NAPOLÉONIENNE, TANDIS QUE FERNAND GRAVEY OUBLI « HARVEY » LE LAPIN, ET DANIÈLE DELORME A AMENÉ SA FAMILLE

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « LA BELLE IMAGE »

Un homme comme les autres est marié depuis dix ans avec une femme charmante qui lui a donné deux enfants. Certes, il n'est plus question de passion entre eux, mais on s'aime tout de même. On s'entend d'autant mieux que le mari est très pris par ses affaires : une entreprise d'affichage, où il est utilement secondé par une secrétaire qui prend à cœur les intérêts de son patron jusqu'au point d'avoir pour lui certaines faiblesses qui ne tirent pas à conséquence.

Voilà certes un point de départ d'une banalité parfaite, mais tout change lorsqu'à partir d'un certain jour, sans que rien l'ait laissé prévoir ou donné à entendre, ce mari et ce patron des plus ordinaires change brusquement de visage. Il devient un charmant jeune homme sur lequel les femmes se retournent et qui n'éprouve aucune peine à séduire en un rien de temps la femme qui lui paraissait la plus inaccessible, bien qu'elle ne fût pas à première vue plus séduisante que son épouse ou sa secrétaire.

Personne ne voulant admettre cette incroyable métamorphose, il en sera réduit à changer de nom. C'est dans la peau et avec la tête de ce nouveau personnage qu'il va tourner autour de son ancien foyer, s'apercevant que sa vie est là et non ailleurs. Il arrivera même à reconquérir ainsi sa femme.

La divine Providence, à moins que ce ne soit l'indigence d'imagination des auteurs, lui fera reconquérir son premier visage avant qu'il en résulte des conséquences trop graves.

Tel est le résumé de la ravissante nouvelle dont le film de Claude Heymann est l'adaptation. Il suffit à se rendre compte qu'il y a là matière à une délicieuse comédie cinématographique. Il est dommage que René Clair n'ait pas rencontré ce sujet pour le traiter avec l'humour irréel dont il a fait preuve dans tant de films, depuis *Paris qui dort* jusqu'à *C'est arrivé demain*.

Hélas ! il semble que le destin de Marcel Aymé à l'écran commence par imiter tristement ceux de Colette et de Simenon, sans qu'on puisse dès à présent lui prophétiser la même fin heureuse. Personne, en effet, ne met en doute l'extraordinaire qualité que les meilleures de ses nouvelles présentent en tant que scénarios. L'une d'elles, *la Traversée de Paris*, paraît même avoir été écrite dans ce seul dessein. Et, en effet, un trio de scénaristes-réalisateur, et non des moindres, en avait acquis les droits et s'était attelé à la mener jusqu'à la réalisation. Pour certaines raisons mystérieuses, ce projet n'a pas abouti.

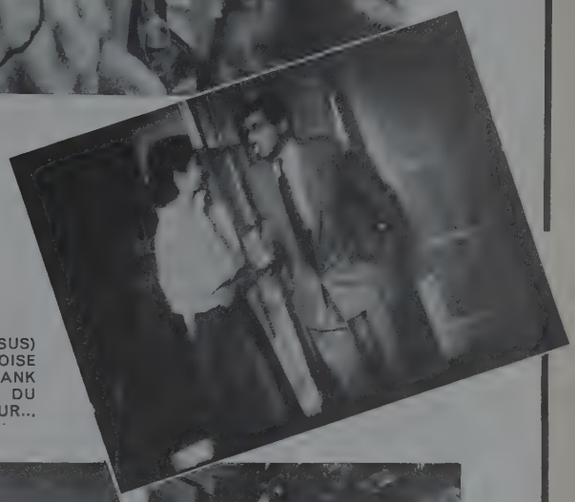
Pendant ce temps, d'autres projets, tels *la Belle Image* et *le Passe-Muraille*, étaient menés à bonne fin. Du moins sur le plan strictement matériel.

Si cette épreuve devait être négative il en résulterait fâcheusement que, comme Colette et Simenon déjà nommés, le cinéma se détournerait pendant un temps plus ou moins long de cette mine d'or où il n'aurait pourtant qu'à puiser les sujets.

Avec cette conclusion paradoxale que les producteurs qui ne voulaient pas entendre parler de Colette après l'échec de *Claudine à l'école* sont prêts à acheter au poids de l'or ses pages les moins adaptables depuis la réussite colossale de *Gigi*.

Il serait dommage que pareille mésaventure advînt à Marcel Aymé, car nous sommes nombreux qui sommes impatients de voir s'animer à l'écran d'une manière valable son univers à la fois extraordinairement réaliste et complètement fantastique.

On me dira que cet article n'a pas beaucoup de rapport avec le cinéma. J'en conviens. Il faut reconnaître que *la Belle Image* n'en a pas beaucoup plus.



MARCEL AYMÉ (CI-DESSUS) FUT, AVEC FRANÇOISE CHRISTOPHE ET FRANK VILLARD, VEDETTES DU FILM, LE HÉROS DU JOUR...

... SON IMPERMÉABLE TRIOMPHA PARMI LES MANTEAUX DE FOURRURE. UN DES SPECTATEURS LES PLUS EN VUE FUT ANDRÉ MAUROIS (A GAUCHE).

MARCEL IDZKOWSKI — DES FIGURINES HISTORIQUES ★ LA RUE JACOB

Après la trêve des confiseurs, celle des mondanités !

Rassurons-nous d'ailleurs, nous aurons bientôt l'occasion de nous retrouver de Saint-Moritz à Kitzbuhel en passant par Megève et Cannes, mais, en ce début d'année, flânons un peu à travers Paris...

Le général Kœnig (en civil) est venu passer une revue de détail des armées actuellement casernées chez Harcourt. Il s'agit pour tout dire de figurines historiques exposées par nos plus grands collectionneurs, dont Christian-Gérard, Fernand Gravey, spécialiste chevronné de l'épopée napoléonienne, M. Philippt, Mme Eva Potron, etc.

Le général Kœnig, lui-même collectionneur, a vivement apprécié la tenue parfaite des troupes... et Danièle Delorme, pour admirer les soldats de plomb, avait emmené avec elle son jeune fils, ses neveux, ses nièces. « Encore une armée », a dit Alain-M. Duchemin !

Un rayon de soleil sur Paris !

En passant rue Jacob je contemple la vitrine d'un jeune décorateur qui, avec des matériaux anciens, nous offre pourtant une vision d'un modernisme de bon ton. Comment ne pas être amoureux de Paris !...

Epiphanie. Que de rois ! « Le roi des camelots » et « le roi du bla-bla-bla » se disputent à l'écran. Des reines de beauté nous tombent du ciel de Hollywood. C'est du cirque ! Geneviève Guitry perd ses bijoux. Encore du cirque !

Et avec ça j'ai mal aux dents, et je n'ose plus aller « au dentiste », comme dit un mannequin de mes relations.

Ou alors il faudra qu'il me montre son diplôme.

CETTE SURPRENANTE VISION EST OFFERTE PAR LA VITRINE D'UN ANTIQUAIRE DE LA RUE JACOB

UN PRINCE DÉMOCRATE

LE COMTE ET LA COMTESSE DE PARIS.

« JE NE CONÇOIS LA MONARCHIE QUE FONDÉE SUR UNE BASE PAYSANNE ET OUVRIÈRE »

COMTE DE PARIS

LE PLAISIR DU PREMIER VERRE DE VIN DÉGUSTÉ EN TERRE FRANÇAISE ! DU VIN D'ALSACE ! CELA SE PASSAIT DANS UN CAFÉ DE MARSEILLE-EN-BEAUVAISIS, UNE HALTE SUR LE CHEMIN DE CALAIS A PARIS.

LE COMTE DE PARIS

THÉORICIEN POLITIQUE

par ROGER DARDENNE

En juillet dernier le comte de Paris et sa famille rentraient en France. La loi de 1886 avait été abrogée quelques semaines plus tôt. Un long exil prenait fin. Un exil qui durait depuis 1926.

C'est à cette date en effet que la loi qui interdisait le territoire de la République aux membres des familles ayant régné sur la France fut appliquée au duc de Guise et au prince Henri, son fils. Devenu, à cinquante-deux ans, chef de la Maison de France par la mort du duc d'Orléans, le duc de Guise avait aussitôt déclaré qu'il acceptait « tous les devoirs » qui lui incombaient de ce fait. Il n'était plus question de revenir en cette Thiérache où, le 5 juillet 1908, le prince Henri avait vu le jour au château de Nouvion. Peu après cette naissance, le duc et la duchesse de Guise avaient quitté la France pour aller s'installer au Maroc espagnol, à Larache, où ils avaient acquis un vaste domaine. Là-bas, le confort, au début tout au moins, n'existait pas. La maison d'habitation n'était qu'un gîte en planches et en torchis couvert de tôle ondulée. Tout était à faire. Le duc et la duchesse de Guise, renonçant à tout apparat, n'étaient connus que sous le nom de M. et Mme Orliac, colons ; Orliac était le nom du tambour-major d'un régiment d'Aumale.

ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Aussi les quatre enfants, Henri et ses trois sœurs, Isabelle, Françoise et Anne, furent-ils élevés « à la dure ». Tout le monde mettait la main à la pâte. Pendant la guerre 1914-1918, un territorial, rencontrant la princesse Isabelle qui, en pantalon, vaquait aux soins de la ferme, lui demanda son âge :

— Dix-sept ans, répondit la princesse.

— Mince alors, s'exclama le pépère, et tu n'es pas mobilisé !

De cette existence saine et rude le comte de Paris a gardé le meilleur souvenir.

— Je suis un blédard, dit-il en évoquant le temps où il passait à cheval une partie de ses journées. Et il insiste volontiers sur l'importance que cette période a eue pour la formation de son caractère.

Cependant le duc de Guise veillait à ce que l'instruction de son fils ne souffrît pas trop des conditions de vie de la famille. Les Pères Maristes donnèrent quelques leçons au jeune prince. Il reçut ensuite l'enseignement d'une institutrice de l'école française de Larache, Mlle Poncet, puis de deux prêtres, l'abbé Corsenat et l'abbé de Dartein. A dix ans il fit son premier séjour à Paris, où il revint à plusieurs reprises. Son précepteur l'emmena à Chantilly, où le promena Ernest Lavisse. A Versailles il eut pour guide Pierre de Nolhac, qui était alors conservateur du palais.

« J'ai voulu, raconte-t-il à propos de cette visite, aller voir le balcon où Louis XVI parut seul, acclamé par la foule parisienne. Sans effort d'imagination, j'ai vraiment senti qu'à ce moment-là l'histoire était suspendue entre deux pôles. J'ai senti que je n'aurais pas réagi comme mon aïeul... »

D'ailleurs le prince n'aime pas beaucoup Versailles. Entre tous les palais royaux, il préfère le Louvre.

De ces séjours à Paris la plus forte impression que le prince ait emportée lui fut procurée par les visites qu'en compagnie de l'abbé Thomas, son précepteur, il fit aux familles ouvrières d'Issy-les-Moulineaux. « C'est alors que je compris l'effroyable cruauté de la condition faite dans notre époque au monde ouvrier. »

Le duc de Guise avait prévu que les études supérieures de son fils se feraient pour les sciences (pour lesquelles il montrait des dispositions particulières) à la Faculté de Strasbourg, pour le droit à la Faculté libre d'Angers, afin de s'achever à Paris aux Sciences politiques. L'exil imposé et l'installation de la famille à Bruxelles, au manoir d'Anjou, firent du prince Henri un étudiant de Louvain, où pendant deux ans il travailla ferme. Il était du reste fort populaire parmi ses camarades. Des maîtres éminents se chargèrent ensuite de compléter sa formation : M. Perrot, qui écrivit à son intention ses *Précis élémentaires de droit romain et de droit français* ; M. Achille Mestre, qui, à la Faculté de Paris, initia tant de jeunes gens au droit administratif ; M. Charles Benoist, dont les leçons devaient remplacer les cours de l'Ecole des sciences politiques.

En sa compagnie et en celle du général de Goudrecourt, qui, assisté de plusieurs officiers, était chargé de son éducation militaire, le prince accomplit des voyages d'études en Allemagne, en

Tchécoslovaquie, en Pologne, en Autriche. Disons en passant qu'il parle couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et le portugais, et notons qu'en matière d'art ses goûts le portent surtout vers la peinture.

Au cours de ces voyages il fit preuve d'un esprit d'observation qui frappa Charles Benoist, et le vieil historien admira son sens politique.

Effectivement le prince a la passion de la politique, en entendant ce mot dans sa plus haute acception. Peut-être même serait-il plus exact de dire qu'il a par-dessus tout le sens du « social ». Il aime et il recherche les contacts avec les hommes de milieux et de professions différents.

S'il est d'esprit sérieux, le prince n'en est pas moins gai. Les bons mots et les histoires drôles sont loin de lui déplaire. Profondément croyant, sans la moindre affectation, il tient la religion pour une affaire personnelle.

LE PRINCE HENRI DEVIENT COMTE DE PARIS

Le 5 juillet 1929 le prince Henri atteint sa majorité. Son premier geste est pour exprimer ses regrets de ne pouvoir servir dans l'armée française. Son père lui confère le titre de comte de Paris. C'est le plus vieux titre de la Maison de France. Dès 879 il fut porté par le futur Eudes I^er^. Plus tard il est celui d'Hugues le Blanc, père d'Hugues I^er^ Capet. Comte de Paris, c'était aussi le titre du grand-père du prince Henri, dont celui-ci admire l'action sociale.

Dix-huit mois plus tard, le 7 décembre 1930,

PHOTO PRISE A LISBONNE EN 1949. LE PRINCE AVEC LES PRINCESSES CHANTAL ET CLAUDE.

les fiançailles du comte de Paris avec sa cousine Isabelle d'Orléans-Bragance étaient rendues publiques. La duchesse de Guise se rendit à Paris au mois de mars et reçut à l'hôtel Lambert, le 14 et le 15, des milliers de personnes venues saluer la fiancée. Le mariage fut célébré à Palerme le 8 avril 1931, en présence de plus d'un millier d'invités. Il donna lieu à des fêtes à la fois fastueuses et populaires que Léon Daudet a narrées dans un reportage haut en couleur qu'il intitula : *les Noces du dauphin*.

Née au château d'Eu, la comtesse de Paris fut

VERS 1913 DANS LA PROPRIÉTÉ DE LARACHE, LE COMTE DE PARIS ENFANT ET UNE DE SES SŒURS.

élevée au Brésil (Gaston, comte d'Eu, son grand-père, était le gendre de Dom Pedro, empereur du Brésil). Cultivée, très sportive, aimant la peinture, elle fit de bonne heure de nombreux voyages. Le ménage s'installa près de Bruxelles, au manoir d'Anjou. Le prince avait en outre à Schaerbeck, dans la même banlieue bruxelloise, des bureaux où il travaillait, recevait, soucieux d'être constamment et complètement informé autant que de connaître les hommes. Il avait obtenu son brevet de pilote, et son délassement préféré était de voler à bord de son Farman.

Dès 1934 le comte de Paris, mû par l'intérêt qu'il porte aux questions sociales, avait noué des relations avec des éléments syndicaux. De la même époque date (en septembre) la fondation du *Courrier royal*. Des incidents avec *l'Action française*, qui devaient aller en s'envenimant, un entretien orageux avec Charles Maurras au manoir d'Anjou n'avaient pas été étrangers à la création du *Courrier* « ouvert à tous les Français ». En février 1936 le comte fonda les *Métiers français*, confirmant ainsi ce qu'il avait dit à plusieurs reprises sur la nécessité d'une organisation professionnelle, « une des parties les plus importantes du système social », et qui postule un arbitre.

Cette même année il précisait sa position :

« Je ne conçois la monarchie que fondée sur une double base paysanne et ouvrière. »

Il disait aussi :

« Toute politique extérieure est défendable, pourvu qu'elle soit continue et conséquente avec elle-même. »

1937 devait consommer la rupture avec *l'Action française*. Le 27 novembre le duc de Guise lançait un manifeste où il déclarait : « Seule la Maison de France est dépositaire de la doctrine royale. La monarchie est au-dessus des partis et étrangère à leurs luttes, qu'elle désapprouve. » Et le 4 décembre le comte de Paris soulignait à son tour que l'enseignement des maîtres de *l'Action française* faisait dévier la tradition monarchique.

DIPLOMATE OFFICIEUX ET LÉGIONNAIRE

Cependant l'horizon s'assombrissait. La guerre était proche. Le comte de Paris, qui à maintes reprises avait exprimé ses inquiétudes, lisait le 21 octobre 1938, dans une petite bourgade du Vexin, à une vingtaine de journalistes plutôt éberlués d'avoir devant eux le « prétendant », une déclaration où il disait notamment :

« Dans la voie des renoncements on ne saurait trouver de limites, car l'Allemagne, ce pays en perpétuel devenir, jamais rassasié, et le pangermanisme, cette dilatation continue, ne s'arrêteront que sur le mur de la force. »

Le 4 mai 1939 le comte de Paris écrivait au président de la République pour demander qu'il lui fût permis de prendre du service dans l'armée. Aucune réponse ne lui fut faite. Quittant en août le Brésil, où il était venu séjourner avec sa famille, le prince arriva à Bruxelles le 19 septembre. Son premier geste fut de faire tenir au président du Conseil, par l'intermédiaire de M. Bargeton, ambassadeur de France, une lettre où il réitérait sa demande de servir. Un refus tiré de la loi de 1886 lui fut opposé. Une démarche auprès du gouvernement britannique échoua également. Le prince, néanmoins, n'allait pas demeurer inactif. Une série de missions officieuses le conduisirent à Rome, à Athènes, à Sofia, à Belgrade, et de nouveau en Italie. Enfin il fut autorisé à s'engager au 1^er^ étranger. Le légionnaire Orliac — c'est le nom qu'il a pris — fait la retraite. Il sera démobilisé le 15 août à Aix. Et comme il fallait que sa fiche de démobilisation portât l'indication d'une profession, il en choisit une assez imprévue : jardinier de la Canebière à Marseille. L'administration militaire se déclara pleinement satisfaite et renvoya aussitôt dans ses foyers le comte de Paris, qui regagna le Maroc. Il y arriva quelques heures après la mort de son père.

Le voilà donc chef de la Maison de France. Au mois d'août 1942 il fit à Vichy un voyage de quarante-huit heures, dîna à Charmeil avec le maréchal Pétain, à Riom avec Laval. Voyage décevant et fatigant, dira-t-il. L'entourage du maréchal lui parut composé de gens sans envergure. Pétain lui-même ne lui tint que des propos de peu d'intérêt : « Je ranime les vieilles coutumes », répéta-t-il à plusieurs reprises.

Le comte de Paris se rendit en 1944 en Espagne. Il fut contraint d'y demeurer plus longtemps qu'il ne pensait, n'ayant pu obtenir de visa de retour pour Larache. Il s'installa alors avec la princesse et ses neuf enfants à Pampelune, où devait naître la princesse Chantal, son dixième enfant. Pendant cette retraite il ne cessa de suivre avec attention la politique. En 1946 et 1947, plusieurs voyages en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Hollande, aux Etats-Unis servirent à vérifier les réflexions faites sur les changements intervenus dans les rapports de forces et dans la structure mondiale. C'est aussi l'époque de la rédaction du livre *Entre Français*, qui parut en mai 1947 à Paris.

L'EXIL S'ACHÈVE

Pourtant, une fois encore, le prince et les siens ont changé de résidence. En juillet 1946 ils sont venus s'installer au Portugal. Après bien des difficultés ils se fixeront à Anjinho, où ils mèneront une existence paisible.

De cette vie à Anjinho le souvenir est conservé par le charmant journal *Nous Onze*, rédigé par les enfants du prince et qui en rapporte avec une gentille malice les incidents.

Et c'est là que la nouvelle de l'abrogation de la loi d'exil vint toucher le comte de Paris. Aujourd'hui il est redevenu un citoyen français, rien qu'un citoyen français, qui a renoncé à l'organisation d'un parti monarchiste, mais qui dispose dans sa plénitude du droit d'exprimer son opinion personnelle sur les affaires publiques.

« Mon retour, a dit un jour le comte de Paris, appartient au destin. Il ne se fera que si je suis certain qu'il corresponde à un moment historique, si ma présence est indispensable au pays, et pour servir la France. »

UNE DES PREMIÈRES VISITES DU PRINCE, TRÈS INTÉRESSÉ PAR L'ÉQUIPEMENT DU PAYS, A ÉTÉ POUR LE BARRAGE DE DONZÈRE-MONDRAGON.

LE DANOIS ULRICH SORT GRAND VAINQUEUR DE LA COUPE DE NOËL.

TENNIS

LE JEUNE ET COMBATIF ULRICH PART EN GUERRE CONTRE LES MEILLEURS

LA Coupe de Noël, qui a connu jadis des heures éclatantes, n'a pas été sans intérêt. Grâce à deux des meilleures joueuses anglaises, Miss K. Tuckey et P. J. Curry, d'une part, à l'Américain J. Garret et au jeune Danois Torben Ulrich, d'autre part, le programme a sauvegardé son caractère international, et, pour ne rien changer à leurs habitudes antérieures, nos vedettes se sont courtoisement inclinées devant ces étrangers.

Et pourtant les représentantes britanniques qui se sont trouvées opposées en finale du simple dames n'ont pour elles qu'une honnête solidité ; en revanche Ulrich et, à un moindre degré, Garret possédaient des performances — assez anciennes pour ce dernier qui poursuit chez nous ses études de philosophie — qui leur ont valu un accès incontestable à la classe internationale.

Ulrich, à vingt-deux ans, gaucher, rapide, combatif, et — caractéristique principale — débordant de confiance en lui-même, est déjà redoutable pour les meilleurs ; il n'est guère plus d'une quinzaine d'hommes au monde qui auraient toutes les chances de le battre ; il ne lui en fallait pas plus pour prendre le pas, sans grand danger, sur un Marcel Bernard insuffisamment entraîné et peu à l'aise sur le parquet, et sur Thomas, meilleur ici que sur terre battue, mais dont les progrès à venir paraissent limités.

Parmi nos jeunes, c'est peut-être Lemasson qui m'a produit la meilleure impression ; les autres, dans l'adversité, m'ont paru incapables de réagir.

Une fois de plus, prenons patience !

Yvon Pétra, le seul Français, avec Lacoste, Cochet et Borotra, qui ait remporté la victoire en simple messieurs à Wimbledon est dans nos murs. De retour de Chicago, où il enseignait dans un club, il va donner aux Parisiens un aperçu de ses possibilités actuelles.

LES PRINCESSES DE HOLLANDE SUR LES PENTES DE SAINT-ANTON (AUTRICHE).

LES SPORTS, *par Marcel Daninos*

IL n'y avait pas quarante-huit heures que la première page des Sports de *France-Illustration* était publiée que je recevais une longue lettre d'un vieux camarade, homme de sport dans toute l'acception du mot dès sa plus tendre adolescence ; lettre dont le *leitmotiv* est d'un bout à l'autre : « Pensez aux jeunes, faites l'impossible pour eux. »

Nous nous efforcerons d'atténuer les reproches qu'il adresse aux dirigeants des fédérations et des sociétés, qu'il rend responsables d'une crise dans laquelle ceux-ci sont les premiers à se débattre ; autant et plus, et plus souvent que les particuliers, ils regrettent leur impuissance devant la hausse des prix des équipements, de l'enseignement, des cotisations, des repas dans les clubs, etc.

Nos colonnes sont ouvertes aux fédérations qui manifesteront le désir de renseigner le public sur les mesures qu'elles ont déjà prises et qu'elles prendront demain dans l'intérêt de leurs jeunes adeptes ; leurs secrétaires généraux respectifs sauront les résumer en quelques lignes.

Nous avons eu la chance de joindre Jacques Porée, lequel, avec ses collègues Grégoire et Kuntz, consacre un inlassable dévouement aux « jeunes » du tennis ; ils ont poursuivi, en la rendant officielle, l'œuvre entreprise par Suzanne Lenglen avant sa mort prématurée ; à savoir : les cours d'initiation au jeu et ceux, complémentaires, de perfectionnement ; dans les premiers, des professeurs spécialisés enseignent les principes fondamentaux du jeu ; dans les autres, ils complètent leur mise au point. Une sélection s'opère ainsi et les meilleurs passent au « stage » dirigé par Henri Cochet.

A la même question que nous lui avons posée, Jacques Léglise, plusieurs fois champion de France de golf, lequel — en attendant de le redevenir — est l'un des principaux dirigeants de cette fédération, a répondu : « Nous venons de prendre une mesure qui devrait stimuler sérieusement nos jeunes ; nous avons fait de la Coupe Carlhian notre épreuve officielle juniors, le Championnat de France international juniors ; douze jeunes étrangers seront invités chaque année par la fédération en cette occasion ; et si, comme nous l'espérons, le nombre des engagés dépasse la douzaine, nous leur offrirons l'hospitalité, mes camarades et moi ; et ils ne seront pas plus mal qu'à l'hôtel... »

SKI

LA COUPE LIVACIC A L'ALPE-D'HUEZ

L'INAUGURATION de la saison a été offerte, officiellement, à l'Alpe-d'Huez. L'organisation de la première manifestation importante, la Coupe Livacic, lui a été confiée, et ce ne sont pas les quelques accrocs inévitables dont quelques concurrents ont pu être victimes — sans dommage, d'ailleurs — qui en auront entamé le succès.

A l'exception de Lucienne Schmitt, que la Faculté a récemment déclarée indisponible pendant quelque temps, tous nos as des deux sexes ont participé à l'épreuve, et si, chez les dames, la victoire est revenue normalement à l'une des favorites, Jacqueline Martel, dont la technique et la combativité se sont heureusement développées, en revanche, chez les messieurs, une surprise sensationnelle a été enregistrée : le Stadiste parisien Guy de Huertas, que ses performances antérieures reléguaient hier au second plan, a réalisé en enlevant successivement le slalom et le « géant » un coup double véritablement étonnant.

James Couttet a eu quelques malheurs au début de la course et, malgré un courageux retour, a succombé de fort peu ; sa forme, certainement, sortira grandie de cette bagarre.

Jacqueline Martel, s'étant blessée contre le poteau de la ligne d'arrivée en la première épreuve, ne put prendre part au slalom géant, qui fut l'apanage d'Andrée Tournier, championne de France de cette catégorie en 1949.

Les nouvelles et superbes installations de l'Alpe-d'Huez auront tiré de cette première épreuve la meilleure expérience ; et cette bagarre initiale n'aura pas été moins salutaire à nos champions.

GUY DE HUERTAS SE DISTINGUE A L'ALPE-D'HUEZ PAR DEUX VICTOIRES.

Depuis plus de vingt ans,
Débutants et Champions
s'équipent chez
TUNMER
LE SPÉCIALISTE DU SKI
5, PLACE SAINT-AUGUSTIN — PARIS

PETITES CHRONIQUES

LE GRAND PRIX DE LA RELIURE

Le Salon de l'imagerie a du reporter son ouverture au printemps de cette année, ayant à remplir un programme fort chargé. En attendant, il a fondé une section de reliure au musée des Arts décoratifs du pavillon de Marsan et à cette occasion a créé un Grand Prix de la reliure française. Le jury avait pour président d'honneur M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale. Le Grand Prix a été décerné à Mme Thérèse Moncey, qu'on voit sur notre photographie en compagnie de M. Julien Cain et de MM. Paul Lavalley, président du Salon de l'imagerie, et Dunoyer de Segonzac. L'ensemble présenté par Mme Thérèse Moncey, dont les amateurs apprécient fort les travaux, témoignait de l'originalité de son talent.

UNE LOCOMOTIVE DE 108 ANS AU FESTIVAL DE LONDRES

La locomotive Buddicom, dont le départ pour l'Angleterre a donné lieu, en gare de Paris-Saint-Lazare, à une nouvelle manifestation d'amitié franco-britannique, sera l'une des curiosités du Festival de 1951 dont les préparatifs se poursuivent à Londres.

Cette machine, fraîchement repeinte de

noir et de vert olive, étincelante de ses laitons et de ses cuivres, fut construite par deux ingénieurs anglais établis en France : Alloard et Buddicom. Leurs ateliers des Chartreux, près de Rouen, formèrent l'embryon de l'important centre ferroviaire de Sotteville.

Il nous est permis de penser que la locomotive qui vient de partir pour Londres est celle-là même qui inaugura en mai 1843 la ligne de Paris à Rouen. La relation de ce mémorable voyage fut alors publiée dans un hebdomadaire qui paraissait depuis quelques semaines avec — déjà — un succès certain : *L'Illustration*.

LE GRAND PRIX LITTÉRAIRE DE LA VILLE DE PARIS

Porté cette année de 100.000 à 300.000 francs, le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris a été décerné à M. Jean Paulhan. Fils du philosophe Frédéric Paulhan, M. Jean Paulhan a été directeur littéraire de la *Nouvelle Revue française* et son influence est grande dans les milieux littéraires, où il s'attache à découvrir des talents originaux. Il a à son actif une œuvre qui étudie les formes du langage et s'efforce de pénétrer au delà de ces formes. Œuvre de grammairien et de philosophe qui atteste de pénétrants dons d'essayiste.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE L'EMPIRE :

Léo Berjaud, *Boutin, agent secret de Napoléon Ier et précurseur de l'Algérie française* (Ed. Frédéric Chambriand, 302 pages). Une figure inconnue de beaucoup de Français : le bibliothécaire d'Alger, M. Esquer, l'avait tirée de l'ombre en 1922 ; M. Berjaud nous en restitue les traits. Officier du génie, Boutin est recommandé au Premier Consul par Fouché, dont il avait été l'élève à l'Oratoire de Nantes. Envoyé en mission secrète à Constantinople, il s'acquitta de sa tâche avec tant de bonheur que Napoléon l'associe à son projet d'expédition contre les Barbaresques, première étape d'une campagne qui devait faire de la Méditerranée un lac français.

C'est ainsi que Boutin se rend à Alger, où il étudie sur place les possibilités de débarquement et les points d'accès les moins exposés. L'entreprise étant abandonnée, son rapport sera classé aux archives. Il en sortira en 1830 et servira de base à l'expédition qui fit passer l'Algérie sous la souveraineté française. Boutin fut ainsi un pionnier de la conquête.

Il ne la vit point. Sa fin est des plus mystérieuses. Ayant rencontré au Caire la fameuse Anglaise Lady Stanhop, la « Circé du Désert », nièce de William Pitt, il se lia avec elle — sans qu'on ait jamais su si ce fut sous le signe de la politique ou du sentiment. S'étant aventuré dans les monts Ansariés, au pays des Hashashins, il y fut massacré en août 1815. Lady Stanhop vengea sa mort en incitant les Turcs à de terribles représailles — ce qui n'empêchera pas certains historiens de se demander si elle n'aurait pas été l'instigatrice du meurtre de son ami. Drame d'espionnage, accès de démence, jalousie ?

M. Berjaud écarte ces hypothèses : Boutin fut victime de sa seule témérité.

Jean de Fontanes, *le Retour de l'anneau du sacre de Napoléon Ier* (Plon, 50 pages). Le 16 avril 1946 cet anneau a été remis solennellement au musée du Louvre, où il est exposé dans la galerie d'Apollon. C'est l'histoire de cette émeraude de 20 carats, sertie d'or fin, que nous conte ce petit livre. On sait que l'Empereur se plaça lui-même la couronne sur la tête lors du sacre, mais c'est Pie VII qui lui passa l'anneau au quatrième doigt de la main droite ; cet anneau devint ainsi le seul symbole du lien entre le Saint-Siège et l'Empire français. On le voit à la main de Napoléon dans les tableaux de Gérard et de Lefèvre au musée de Versailles.

Emportée en 1814 par Marie-Louise, l'émeraude entra dans le trésor des Habsbourg. Elle fut acquise peu avant la guerre par un joaillier hollandais établi à Genève, M. Baszanger, qui a offert à la France ce joyau historique.

L'HISTOIRE DE PARIS :

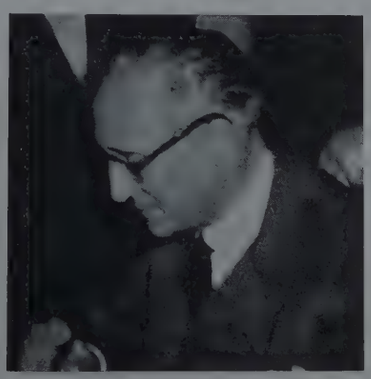
Philippe Lefrançois, *Paris souterrain*, préface d'Adrien Blanchet (Editions internationales, 124 pages). Au moment où Paris s'apprête à fêter son second millénaire, ce livre vient fort à propos appeler notre attention sur la préhistoire de la capitale, dont les couches géologiques nous montrent les premiers outils de l'homme voisinant avec des dents d'éléphant ou d'hippopotame. Paris fut jadis un vaste lac où émergeaient les îlots devenus Ménilmontant, Belleville, Montmartre, Chaillot, la Montagne-Sainte-Geneviève. Et, dans les passes de La Villette et des Batignolles, les rhinocéros abondaient.

L'auteur explore les trois « univers infernaux » sur lesquels vivent les Parisiens. D'abord les carrières et les catacombes — qui représentent 300 kilomètres de galeries, et dans une partie desquelles reposent les restes amalgamés de trente ou quarante générations : six millions de squelettes. Puis les égoûts, qui totalisent 1.432 kilomètres de galeries, et enfin le Métropolitain, avec 202 kilomètres. Au passage, l'évocation de quelques-uns des drames dont les catacombes furent le théâtre dans le passé...

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

M. Hardoin, chargé d'affaires à Madrid, qui, en tant que chef de la délégation française, signait le 6 novembre dernier un accord commercial franco-espagnol, vient d'être élevé par le gouvernement français au rang d'ambassadeur. Entré dans la carrière diplomatique en 1925, M. Bernard Hardion a rempli divers postes avant la guerre. Le 5 mai 1945 il était chargé de la délégation à Madrid du gouvernement provisoire de la République. Il avait été nommé ministre plénipotentiaire de première classe en 1946.



POUR LES OFFICIERS DE RÉSERVE

On méconnaît trop souvent le rôle joué en temps de paix par les officiers de réserve qui, dans le souci de rester toujours prêts à servir, perfectionnent leur propre instruction en même temps qu'ils étudient les problèmes généraux posés par la défense nationale.

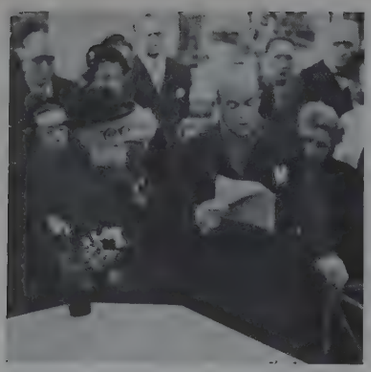
Cette dernière préoccupation fut à l'origine de la conférence de presse donnée dernièrement par M. Marcel Rebourset, président de l'Union nationale des officiers de réserve (U. N. O. R.)

Le conférencier insista notamment sur la nécessité de maintenir le matériel en état d'une façon permanente et de former des techniciens. C'était mettre en évidence le rôle des cadres, et en particulier des officiers de réserve, qui devront « connaître toutes les armes utilisées par les hommes qu'ils auront à commander ».

M. Rebourset a exposé également les solutions proposées par l'U. N. O. R. en ce qui concerne la mise sur pied de la « défense du territoire » — car il préfère cette expression à celle de « défense en surface » — et rappela que l'organisation qu'il préside a établi depuis plusieurs années un projet de statut des cadres de réserve, que la commission de la défense nationale a, dans l'ensemble, fait sien, mais dont l'Assemblée nationale n'a pas encore entamé la discussion.

REFLETS DE FRANCE

Beaucoup de livres déjà — une vraie bibliothèque — ont décrit la France en ses aspects divers. Et certains sont fort beaux. Mais celui dont nous parlons prendra certainement place au nombre des plus beaux. Pour indiquer la qualité des textes qui le composent il suffira d'énumérer les écrivains à qui ils ont été demandés : Alexandre Arnoux, Jean Cassou, Marie-Anne Commène, Yves Gandon, Georges Pillement et Jean Variot. C'est dire que chaque région est caractérisée par quelques traits heureux, avec élégance et précision. Quelques mots justes et utiles qui aident comme des « légendes » bien faites à mieux goûter les illustrations, sans entraver le plaisir qu'on doit prendre à feuilleter cet album d'images. Car le reportage photographique de M. Roger Schall est plein d'attraits. Il apporte vraiment des reflets de la France. Le photographe y montre non seulement sa virtuosité, mais du goût, ce qui est mieux et plus rare. On en jugera par celles que nous reproduisons et qui représentent les bords de l'Armançon, un paysage du Nord et la côte basque. On reprendra souvent ce livre, car il est de ceux qui permettent un beau voyage dans un fauteuil. (Editions Raymond Schall.)



LE 55e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE VERLAINE

Les « Amis de Verlaine », que préside Fernand Gregh, se sont réunis le dimanche 7 janvier sur la tombe du grand poète, au cimetière des Batignolles, pour commémorer le cinquante-cinquième anniversaire de sa mort. Après Yves-Gérard Le Dantec, que l'on voit sur notre photographie prononçant son discours, dans lequel il affirma que « les beaux vers du poète appartiennent aux cadences familières à l'oreille française », Fernand Gregh prit la parole. En une belle allocution où se reflétaient les angoisses de notre monde tourmenté, il proclama sa confiance dans l'éternité de la poésie, qui, seule, survivrait à un possible anéantissement de notre civilisation.

« Ainsi, dit-il, après des événements et peut-être des catastrophes, les harmonies de mots qu'a enfantées le grand front chauve qui est enfermé sous cette pierre continueront à charmer les douleurs et les larmes de la condition humaine. »

La cérémonie s'acheva par la lecture de quelques poèmes de Verlaine et d'œuvres dédiées à l'auteur de *Sagesse*.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, vient de célébrer à la métropole Saint-Etienne le vingt-cinquième anniversaire de son épiscopat. Il s'apprête à fêter dans quelques jours le quatre-vingt-unième anniversaire de sa naissance. Il est né, en effet, à Crouzy-Haut, près Mauriac (Cantal), le 24 février 1870.

Au cours de son dernier conseil fédéral l'Association catholique de la jeunesse française (A. C. J. F.) a élu M. Roger Lavialle président général.

S. Exc. Mgr Delay, archevêque de Marseille, vient d'adresser à ses diocésains une lettre pastorale dans laquelle une place importante est réservée à l'élaboration des conventions collectives. Celles-ci doivent être, dit le prélat, une « institution de fraternité » assurant justice et sécurité dans un monde où la production des biens par le travail humain est destinée par Dieu à l'avantage de tous.

Le prochain congrès national de l'enseignement libre se tiendra à Toulouse dans les derniers jours de la semaine de Pâques 1951.

M. Jacob Kaplan, récemment élu grand rabbin de Paris en remplacement de Julien Weill, décédé voici quelques mois, a été solennellement installé dans ses fonctions au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée le 8 janvier au temple israélite de la rue de la Victoire.

COURRIER THÉATRAL

A la Porte-Saint-Martin *Drôle de monde !* la revue en deux actes et vingt-deux tableaux de M. Max Régnier, part avec les meilleures intentions. Gutenberg, qui en 1450 reçut pour son invention de l'imprimerie les félicitations du duc de Nassau, revient sur la terre pour vérifier si les hommes en ont été rendus plus sages. Qu'il soit légèrement déçu, vous vous en doutez, car l'ange qui l'accompagne dans son voyage ne lui mâche pas la vérité. J'ai goûté la scène où, la distribution d'une pièce historique étant modifiée au dernier moment, les acteurs s'empêtrent dans leurs nouveaux emplois, qu'il s'agisse des costumes ou du texte ; cette autre où les rédacteurs chargés des comptes rendus de l'Assemblée nationale élaguent et adoucissent les reparties un peu grasses de nos représentants. Le « banquet amical », au cours duquel, à l'O. N. U., les délégués soviétique, américain et hindou prononcent des discours incendiaires, sous la présidence débonnaire de M. Robert Schuman, a, lui aussi, bien de la saveur. Enfin, la vedette de la revue, Mme Marie Dubas, montre qu'elle n'a rien perdu de son entrain endiablé. MM. Max Régnier lui-même, Félix Oudart, Harry Max et Mlle Ginette Boudin méritent aussi des compliments. Sans doute souhaiterait-on un peu plus de mordant, un peu moins de « bon-garçonnisme » et de nonchalance dans l'invention comme dans l'expression. M. Max Régnier a peut-être tort de croire ce qu'on appelle le « Français moyen », aussi moyen qu'il nous le montre. Mais il est certain qu'il l'amuse.

Y. G.

LES PETITS CHANTEURS DE LA COTE D'AZUR

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler l'heureuse activité artistique des Petits Chanteurs de la Côte d'Azur que dirige M. l'abbé Maurice Lefebvre. Répondant à l'appel des Cercles de culture musicale du Portugal, la charmante chorale a quitté Nice pour Lisbonne, d'où elle se rendra dans toutes les villes portugaises importantes. Leurs récitals sont consacrés aux maîtres de la musique française contemporaine : Fauré, Caplet, Ravel, Rabaud, Jacques Ibert, Francis Poulenc. Ils présenteront un répertoire uniquement à voix d'enfants. Le ministère des Affaires étrangères a accordé son patronage à ce voyage, qui a été précédé de l'imposition de l'aube blanche à la nouvelle promotion de petits chanteurs par Mgr Paul Rémond, évêque de Nice.

OU S'ARRÊTERA-T-IL ?

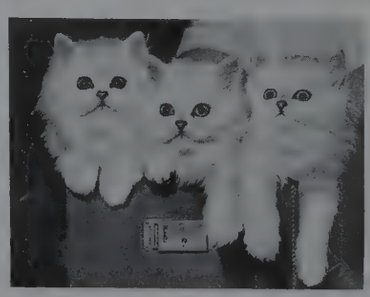
Ce policeman est plutôt de bonne stature : 1 m. 80. Il n'a pas bel air près de Ted Evans, qui, mesurant 2 m. 80, passait pour l'homme le plus grand du monde et qui vient de constater que, bien qu'il ait vingt-six ans, il a encore grandi de 12 centimètres en quelques mois.

RETOUR D'EDITH PIAF

Après un long séjour aux Etats-Unis, Edith Piaf est rentrée à Paris, où elle a été accueillie par de nombreux artistes, dont Orson Welles, et par Marcel Achard, dont elle va créer prochainement une comédie musicale, s'essayant ainsi dans un genre nouveau pour elle.

TROIS CHAMPIONS

Ces ravissants chatons — des « chinchillas » — ont fait l'admiration des visiteurs de la récente exposition du « Cat-Club » de Croydon. Le jury a ratifié d'ailleurs cet hommage en leur décernant un premier prix qu'ils ont accueilli, comme on en peut juger, avec beaucoup de dignité.



UN CONFÉRENCIER LAPON A PARIS

M. Rasmus-Rasmussen est sans doute le premier Lapon qui ait fait une conférence sur son pays à Paris. Sa causerie, prononcée en langue laponne, illustrée par d'excellents films tournés par lui-même et par un très beau documentaire en couleurs, fut traduite en français par M. Aaraas, lecteur de norvégien à la Sorbonne. Faite au profit d'un hôpital psychiatrique pour les Lapons, dont la construction sera entreprise prochainement dans le Finnmark (province septentrionale de la Norvège), il réunit, sous la présidence de M. Bugge-Mahrt, attaché de presse à l'ambassade de Norvège, de nombreux Français amis de ce beau pays.

NÉCROLOGIE

Lucien Cuénot

Un des plus éminents biologistes français, Lucien Cuénot, vient de disparaître à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il avait fait à Nancy, où il est mort, la plus grande partie de sa carrière comme professeur de zoologie à la Faculté des sciences. Les recherches de Lucien Cuénot sur l'hérédité, la genèse des espèces animales, l'évolution et l'adaptation lui avaient valu une renommée considérable et comptaient parmi les plus importants travaux de la biologie contemporaine. Commandeur de la Légion d'honneur, Lucien Cuénot était membre de l'Académie des sciences et de la plupart des académies et sociétés savantes étrangères.

Sinclair Lewis

Un des principaux représentants de la littérature américaine, Sinclair Lewis, est mort à Rome des suites d'une crise cardiaque. Il était né en 1885 dans une petite ville du Minnesota, à Sauk-Center. Il fut journaliste, fréquenta les milieux socialistes et se mit à écrire des romans qui remportèrent un vif succès. Ses œuvres furent largement traduites, et en 1930 il reçut le prix Nobel. Les peintures qu'il traça des classes moyennes américaines dans *Main Street* ou dans *Babbit* lui valurent de solides inimitiés. Mais son œuvre, courageuse et pleine de générosité, n'en conserve pas moins une indiscutable importance.

Robert de Traz

Romancier et essayiste, né à Paris, mais de nationalité suisse, Robert de Traz, mort à Nice à soixante-sept ans, avait dirigé la *Revue de Genève* et tenu la critique dramatique au *Journal de Genève*. Sa culture et son talent lui avaient assuré de nombreuses sympathies.

LIVRES NEUFS, SOLDÉS 30 fr.
Valeur 200 et 300 francs
Catalogue 24 p., contre timbre
LIBRAIRIE FONTENEAU - I. F. 2 - POITIERS.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi
23 Janvier
21 h.
(Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
KATHLEEN FERRIER
cantatrice anglaise
Haendel-Purcell-Schubert-Britten, etc.

LES SPECTACLES

THÉATRE DES ENFANTS MODÈLES, 252, Fg-St-Honoré
DIMANCHE 14 h. 45 : L'AUBERGE DE L'ANGE GARDIEN
JEUDI 14 h. 45 : LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

ATHÉNÉE-LOUIS JOUVET
L'ÉCOLE DES FEMMES
LOUIS JOUVET — DOMINIQUE BLANCHAR
Location de 11 à 18 h.

LA FABRICATION MODERNE DES MACHINES DE RÉCOLTE

Frappés par l'étonnement ressenti par ceux de leurs agents et clients qui avaient l'occasion de visiter leurs Usines et qui se traduisait par des remarques telles que celles-ci :

« Je ne pensais pas que la fabrication des machines agricoles nécessitait tant de précision, exigeait tant de soins, et que, par exemple, l'usinage de certaines pièces du noueur des lieuses soit réalisé avec une tolérance de seulement 1/50e de millimètre. »

« Je suis émerveillé par l'installation et l'organisation de vos ateliers, et j'étais très loin de penser trouver une Usine aussi moderne, comportant un nombre aussi important de machines-outils de précision, et des laboratoires aussi bien agencés. »

« On comprend, en voyant travailler vos ouvriers, qu'ils ont l'habitude de bien faire. Ils donnent l'impression d'une ruche disciplinée. » leurs Directeurs, estimant qu'il était naturellement impossible de faire visiter leurs Usines à plusieurs millions de personnes, ont pensé qu'afin de pouvoir, tout au moins, leur en donner une idée la meilleure solution consistait à faire établir un film qui en reproduirait les principales caractéristiques.

Il est certain que ces vues permettent aux intéressés de se rendre compte, en considérant les contrôles apportés aux matières premières et aux pièces employées, les possibilités permises par des machines-outils du plus récent modèle, une organisation bien étudiée, placée entre les mains de chefs et d'ouvriers compétents et intéressés, qu'il peut être obtenu des *machines de récolte de grande classe et de haute qualité* pouvant, sans crainte, bénéficier d'une garantie de dix ans.

Nous intéressant vivement à la fabrication des machines agricoles, nous avons été heureux d'assister à la projection de ce film qui, de novembre 1949 à fin avril 1950, est passé dans 2.505 salles environ, tant rurales qu'urbaines, de France et d'Afrique du Nord.

Nous en donnons ci-dessous un résumé succinct :

Le film débute par une vue aérienne des Usines Amouroux, situées à Toulouse, usines qui couvrent 11 hectares de terrain, comportant, à la suite de leur embranchement particulier, plus de 2 kilomètres de voie ferrée desservant les divers ateliers, qui sont alimentés par une force électrique de 2.700 CV.

Le spectateur assiste ensuite à la coulée de l'acier électrique (fig. 1), produit dans des fours électriques et coulé dans des moules remplis par une machine à projeter le sable (fig. 2), dont peu d'exemplaires fonctionnent encore en France, qui assure l'obtention de pièces *rigoureusement identiques*.

Les Ets Amouroux ont été, en 1926, les *premiers au monde* à fabriquer des pièces en acier électrique, de faible poids, particulièrement résistantes.

C'est avant tout la qualité de cet acier électrique qui permettra d'obtenir la qualité et la robustesse des machines.

Nous voyons ensuite présenter de nombreuses machines-outils permettant d'obtenir, à l'aide de gabarits appropriés, des pièces d'un usinage parfait, assurant un montage impeccable et ensuite un remplacement facile.

Nous voyons, en particulier, une puissante perceuse à broches multiples (fig. 3), permettant d'obtenir *jusqu'à 16 trous à la fois* dans des pièces d'acier, à l'emplacement exact ; une énorme presse à emboutir (fig. 5), une aléseuse spéciale (fig. 4) usinant en une seule fois les bâtis de faucheuses.

Avant d'arriver aux chaînes de montage les pièces sont soumises à des *appareils de contrôle scientifique* et, notamment, électriques.

Outre le contrôle des pièces, les qualités des aciers électriques et des pièces trempées produites dans les Usines Amouroux Frères *sont contrôlées en laboratoire* par des Ingénieurs et Chimistes, tout comme l'ensemble des produits et fournitures : toiles, peintures, etc., entrant dans la fabrication.

Sont ensuite présentés :

Une faucheuse n° 21 « Amouroux », à traction animale, au travail.

Une faucheuse n° 21 tractée par un motoculteur Somua (fig. 6).

Un râteau et une faneuse « Amouroux ».

La présentation des machines de moisson est précédée par un rappel documentaire précisant :

En 1800, un homme en dix heures moissonnait péniblement, à la faux, 40 ares.

Dès 1900, avec une moissonneuse-lieuse à traction animale, le même agriculteur pouvait, dans le même temps, couper et lier 3 hectares de récolte.

Aujourd'hui, grâce au tracteur, ce sont 9 hectares et plus qui peuvent être moissonnés en un jour.

Nous voyons alors défiler en travail :

Une moissonneuse-lieuse « Amouroux » à traction animale.

Une moissonneuse-lieuse « mixte » actionnée par un tracteur, et ensuite avec trois chevaux (fig. 7).

Le film se termine par la présentation du tableau des principales récompenses (médailles d'or, de vermeil, etc.) décernées à la Maison Amouroux depuis sa fondation, remontant à 1875, et qui est au service de l'agriculture française *depuis trois quarts de siècle*.

Grâce à ses moyens techniques modernes de haute précision, à sa remarquable organisation, à son personnel de maîtrise et ouvrier expérimenté, consciencieux, directement et financièrement intéressé à la bonne marche de l'entreprise, la qualité du matériel de récolte Amouroux est impeccable. Sa diffusion est assurée par 1.843 Agents et Représentants, particulièrement compétents, qui sont les meilleurs et les plus dévoués auxiliaires des agriculteurs.

Nous adressons nos bien vives félicitations à la S. A. Amouroux Frères d'avoir édité et fait présenter ce film à des millions d'agriculteurs et d'agents qui ont pu ainsi se rendre compte non seulement des soins apportés à la fabrication de leurs moissonneuses-lieuses, faucheuses et râteaux, dans la construction desquels elle est spécialisée, mais également d'avoir, pour sa part, fait connaître à des millions de personnes que, contrairement aux allégations inexactes de certains, les constructeurs français de machines agricoles disposaient, pour la plupart, d'un *outillage* et d'une *organisation* qui, toutes proportions gardées, peuvent sans crainte être mis en parallèle avec ceux des Maisons étrangères les plus réputées.

L. de S.

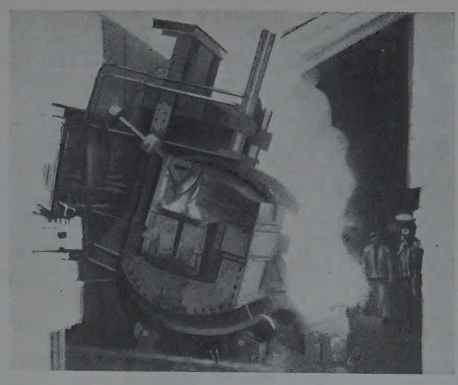


Fig. 1. — *La coulée de l'acier électrique.*

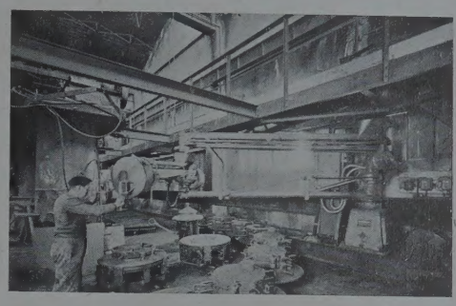


Fig. 2. — *Machine à projeter le sable.*

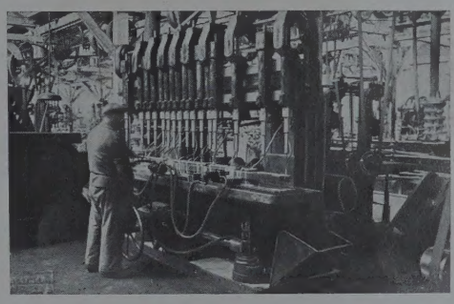


Fig. 3. — *Perceuse à broches multiples.*

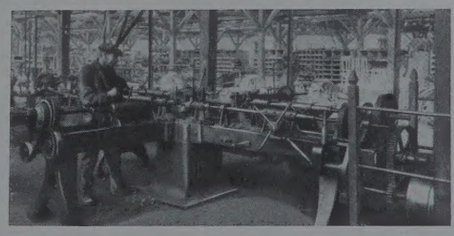


Fig. 4. — *Aléseuse pour usinage des bâtis de faucheuses.*

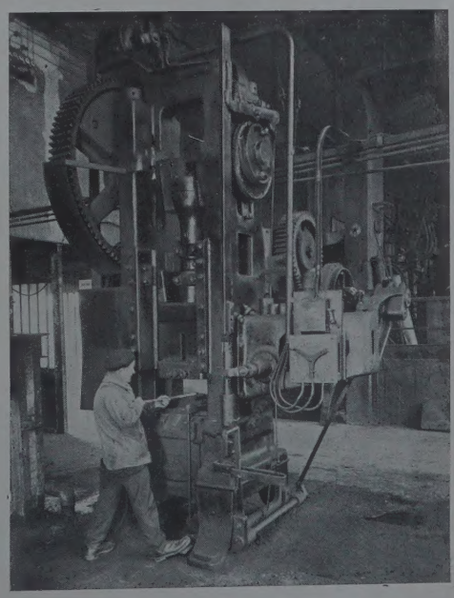


Fig. 5. — *Presse à emboutir.*

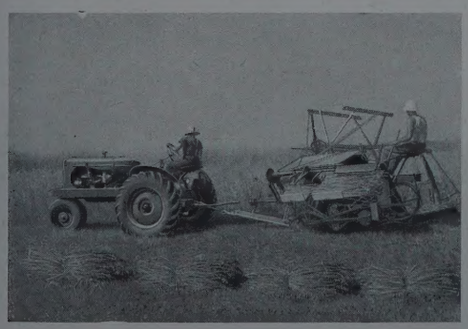


Fig. 7. — *Moissonneuse-lieuse « Amouroux Frères » mixte.*

Fig. 6. — *Faucheuse « Amouroux Frères » tractée par motoculteur Somua.*

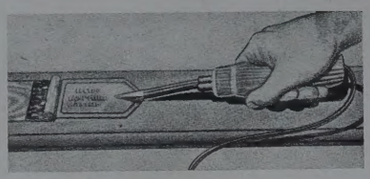
PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

CHEZ LE COIFFEUR

Pour faire patienter ses clientes pendant l'application de ses « permanentes », un coiffeur a fait placer un haut-parleur à l'intérieur de chacun des casques. Reliés à un récepteur de radio central, les haut-parleurs ne fonctionnent que lorsque les clientes le désirent, grâce aux interrupteurs placés à portée de leur main.

SHAMPOOING SEC

Un nouveau produit permet de se laver les cheveux sans savon et sans eau en une minute, assure son fabricant. Il suffit d'en verser quelques gouttes et de masser rapidement la chevelure pour obtenir une mousse abondante. Celle-ci — ne contenant aucun savon — est ensuite essuyée à sec avec une serviette et laisse les cheveux propres, brillants et secs.

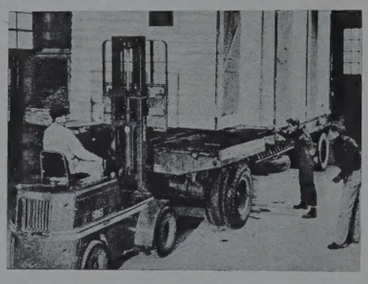


POUR DÉCAPER LA PEINTURE

Ce petit instrument est destiné à remplacer décapants, lessives et papier de verre pour le grattage des peintures sur bois. Essentiellement composé d'une raclette de métal parcourue par une résistance électrique, il enlève, en une seule opération, les couches de peinture, qui se détachent à la façon des copeaux de bois sous le rabot.

SALLE DE BAINS PORTATIVE

Une firme de constructions américaines fournit cette « unité préfabriquée » complète, avec murs, planchers, plafond, entièrement équipée, de la baignoire au porte-verre à dents, et munie de tous les perfectionnements de la salle de bains moderne. L'ensemble peut être livré et posé, en une demi-journée, à l'extérieur de la maison.

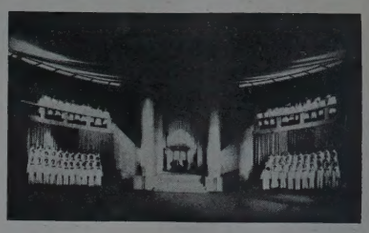


LAVAGE-EXPRESS

Près de deux cents garagistes américains et canadiens ont adopté un automate réalisé par un ingénieur de Detroit et qui assure le lavage d'une automobile en trente secondes, soit 1.200 voitures par jour. Il s'agit d'une machine, composée de rouleaux de tapis-brosse de 2 mètres de diamètre, de pompes à eau et à air, dans laquelle la voiture est décrassée, passée à la vapeur, savonnée, rincée, séchée et polie, tandis que l'intérieur est nettoyé à l'aspirateur.

UNE IMPRIMERIE AMBULANTE

Cette camionnette transporte une imprimerie complète en état de marche. Elle est utilisée par une firme américaine pour faire, à domicile, la démonstration des machines qu'elle fabrique. Outre une presse de 1.300 kilos montée derrière le siège du conducteur, la voiture comporte un double lit pliant, un réchaud électrique et un système de conditionnement de l'air à l'intention de l'équipe de démonstrateurs qui parcourt ainsi à longueur d'année les U. S. A.



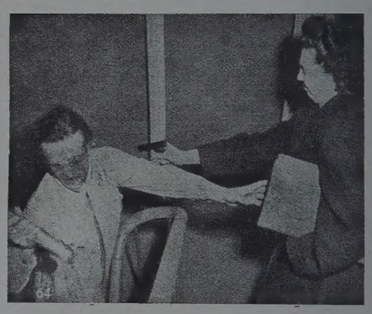
CAMERA TRIPLE

Un nouveau procédé de prise de vues utilise une camera triple qui enregistre simultanément trois images différentes d'une même série : une de face et une de chaque côté. Le film est projeté sur un écran incurvé couvrant un angle de 146 degrés.

ARME DÉFENSIVE

L'interdiction faite aux civils allemands de posséder des armes à feu a stimulé l'ingéniosité des armuriers d'outre-Rhin qui proposent à leurs clients ce « pistolet défensif » chargé d'une cartouche renfermant un liquide qui irrite les yeux et la gorge.

CLAUDE THOMAS.



LE BRIDGE (N° 85)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 70

♣ V 9 2

	NORD	
OUEST		EST
	SUD	

♣ R 4 3

Nord ou Sud demandeur a besoin de faire une levée à ♣ et doit jouer lui-même cette couleur. Nord et Sud abondent en rentrées. On ignore qui a l'as, la dame et le dix. Quelle est la meilleure tactique ?

Il faut partir du 3 et, si Ouest joue un petit ♣ inférieur au 9, il faut mettre le 9 et non le valet. Puis, si Est prend le 9 avec le 10, on partira du 2 avec l'intention de mettre le roi.

Pourquoi cette tactique est-elle supérieure à la suivante : partir du 3 et, si Ouest joue un petit ♣ inférieur au 9, mettre le valet. Puis, si Est prend le valet avec la dame, partir du 2 avec l'intention de mettre le roi ?

Objectivement ces deux tactiques sont de même valeur. En effet, elles ne donneront un résultat différent que si Ouest a A 10 sans la dame (favorable à la première tactique), ou A D sans le 10 (favorable à la seconde tactique). Comme ces deux combinaisons sont à priori équiprobables, il n'y a aucune raison *objective* de préférer une tactique à l'autre.

Mais il y a une raison *psychologique* de préférer la première tactique. C'est que souvent Ouest, s'il a A D sans le 10, jouera sa dame ; tandis qu'avec A 10 sans la dame, Ouest craindra beaucoup moins de jouer un petit ♣ sur le 3.

Si l'on admet cette hypothèse psychologique, il s'ensuit qu'après avoir vu Ouest jouer un petit ♣ sur le 3, il y a moins de chances qu'Ouest ait A D sans le 10 que A 10 sans la dame. A la limite, s'il était exclu qu'Ouest ait le courage de jouer petit avec A D sans le 10, le fait qu'il jouerait petit prouverait qu'il n'a pas A D sans le 10, et le jeu du 9 s'imposerait absolument.

Si l'on rejette cette hypothèse psychologique et si l'on admet qu'Ouest jouera aussi souvent petit avec A D sans 10 qu'avec A 10 sans D, on ne perdra rien à mettre le 9 au lieu du valet.

Il n'y a donc qu'à gagner et rien à perdre à jouer le 9, et c'est pourquoi cette tactique est la meilleure.

ÉTUDE N° 71

♠ 4 3 2
♡ A 3 2
◇ 10 5 3 2
♣ A 4 2

entame : ♣ R

	NORD	
OUEST		EST
	SUD	

♠ A R D V 5
♡ R 7 5 4
◇ A
♣ 6 5 3

Sud joue 4 ♠. Ouest entame du ♣ R et Est donne un petit ♣. Comment jouer ?

La peur d'être coupé

La peur d'être coupé est mauvaise conseillère, et c'est peut-être elle qui fait commettre le plus de fautes aux débutants.

♠ 4 3 2
♡ 10 5 3 2
◇ A D 2
♣ V 3 2

	NORD	
OUEST		EST
	SUD	

♠ A R D V 9
♡ A
◇ R 5 4 3
♣ 6 5 4

Sud joue 4 ♠ et, après avoir perdu les trois premières levées à ♣, prend le ♡ joué.

Le débutant commencera invariablement par épuiser les atouts ennemis puis, si les ◇ ne sont pas répartis 3-3, mettra l'échec du contrat sur le compte de sa malchance.

Comme je n'écris pas que pour les maîtres, je rappelle un petit tableau extrait de Borel et Chéron : *Théorie mathématique du bridge.*

Un groupe de	se répartira entre les deux mains cachées	
	également	inégalement
2 cartes	52 %	48 %
4	40,7 %	59,3 %
6	35,5 %	64,5 %
8	32,7 %	67,3 %
10	31,2 %	68,8 %

Le débutant pourra lire dans ce tableau que les six ◇ d'Ouest-Est se répartiront également (c'est-à-dire trois à Est et trois à Ouest) seulement 35,5 fois sur 100, et qu'ils se répartiront inégalement, c'est-à-dire autrement, mais sans préciser si ce sera 4-2, 5-1 ou 6-0, dans le reste des cas, soit 64,5 fois sur 100.

Le débutant objectera sans doute qu'il n'arrivera jamais à retenir ce tableau de chiffres, mais je ne lui en demande pas tant. Il lui suffit de retenir la simple règle générale suivante :

Quand les deux mains cachées ont à elles deux un nombre pair de cartes déterminées, le partage égal de ces cartes entre les deux mains cachées est l'exception et le partage inégal, la règle.

Une seule exception : pour deux cartes. Mais elle est presque négligeable, d'abord parce que Nord-Sud auront rarement 11 cartes à la même couleur à eux deux (une ou deux fois sur 100 donnes), ensuite parce que la différence de probabilité entre 1-1 et 2-0 est vraiment petite (4 %).

Il est donc sage de s'attendre, dans notre exemple, à un partage inégal des ◇. Qu'y faire diront en chœur les débutants?

Augmenter vos chances de réussir le contrat en jouant deux fois ♠, puis trois fois ◇.

Quoi ? Jouer trois fois ◇ avant de prendre le dernier atout ennemi ? Il serait stupide de se faire couper ◇ quand je peux prendre le dernier atout ennemi !

Et nous y voilà ! La peur d'être coupé aveugle les débutants et les empêche de voir ce jeu de sécurité si simple.

Si le premier, deuxième ou troisième tour de ◇ est coupé, il n'aurait servi à rien de prendre le dernier atout, car il aurait fallu concéder un ◇ à la fin, puisqu'ils sont répartis inégalement.

Mais alors en quoi ma tactique est-elle avantageuse ?

En ceci que si c'est l'adversaire qui a le dernier atout, qui a aussi la longue à ◇ (quatre ◇ ou plus), je réussirai mon contrat en coupant mon dernier ◇ tandis que je l'aurais manqué en épuisant d'abord les atouts.

ANDRÉ CHÉRON.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

On connaît l'embarras du client devant l'enseigne du coiffeur : « Demain je rase gratis. » Mais on connaît moins l'embarras du coiffeur qui s'était engagé à raser *tous* les habitants de son village qui ne se rasaient pas eux-mêmes, et *seulement* ceux-là.

Que lui advint-il ?

(Du professeur Rolin Wavre.)

SOLUTION

Il lui advint qu'il s'aperçut, quand il voulut se raser lui-même, que l'engagement pris était impossible à tenir.

En effet, s'il se rase, il ne doit pas le faire. S'il ne se rase pas, il doit le faire.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Les nouvelles habitudes prises depuis peu d'années en matière musicale ont une curieuse tendance à nous faire vivre dans le passé... En effet, il devient fort rare maintenant d'écouter un concert au moment même où il est donné, ce qui semblerait pourtant rationnel. Au cours d'une même journée, par le jeu de l'émission différée, une séance de l'orchestre de Lille mise en conserve a été libérée, tandis qu'une partie de la soirée théâtrale offerte au théâtre de l'ambassade américaine plusieurs semaines auparavant était diffusée. Quel est donc l'avantage de ces retards ? A première vue ils semblent plutôt préjudiciables à la Radiodiffusion. Plusieurs belles écouteuses m'ont confié leur prédilection, dans ce cas, pour les disques... Le rôle des ondes, *a priori*, paraît plutôt être de véhiculer d'un bout du monde à l'autre les rumeurs qui ne seraient pas perceptibles sans leur secours, qu'il s'agisse d'événements historiques, théâtraux, concertants, vocaux ou autres. Il y en a suffisamment, et de toutes les qualités, pour alimenter un programme vivant sans avoir besoin de fausser la notion du temps et de transmettre à des sans-filistes les morceaux de piano, de violon ou d'orchestre qu'ils ont entendus eux-mêmes sur place. Le fait d'écouter à domicile leurs propres applaudissements enregistrés n'est vraiment pas une attraction suffisante pour justifier cette méthode !

« Une cloche sonne vigoureusement, écoutez-la, dit Georges Géville, c'est elle qui annonce à Metz les grandes heures de la Lorraine. En 1918 et en 1944 ses accents profonds portèrent à 18 kilomètres de distance la nouvelle de la délivrance. » L'érudit conférencier évoqua le site dominé par la cathédrale de la ville ; il émailla sa causerie de quelques mélodies du terroir, notamment *En passant par la Lorraine,* chanson harmonisée par le regretté compositeur Charles Koechlin, dont le nom restera longtemps attaché au folklore de France. Il sut doter les mélodies populaires d'accompagnements élégants et discrets qui leur permettent de mieux exhaler la fraîcheur d'un exquis et précieux parfum naturel.

W.-L. LANDOWSKI.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

La « brevetabilité » des médicaments

C'est sous ce vocable barbare que MM. Péquignot et Guéniot, compétences en la matière, étudient, dans un des derniers numéros de la *Semaine médicale,* une question qui nous intéresse tous. La loi de 1844 qui, par le brevet, garantit l'inventeur n'englobe pas, par exception bien précisée, les médicaments. Un fort courant actuel tend à l'abrogation de cette exception, évolution déjà amorcée par un texte de Vichy. Des intérêts différents sont en présence : ceux du malade d'abord, qui désire qu'aucune entrave ne vienne s'opposer à la diffusion des médicaments ; ceux de l'inventeur ensuite, qui est traditionnellement enclin à l'attitude la plus altruiste ; il est pourtant légitime qu'il vive de son invention et non de mendicité. Le brevet paraît le moyen le plus simple et le plus naturel de lui assurer son indépendance. Mais l'invention est de nos jours beaucoup plus souvent le fait d'une équipe que d'un homme seul. Celle-ci peut être l'équipe qu'un maître, universitaire indépendant, a su grouper autour de lui, mais ce peut être aussi l'équipe d'une grande firme chimique ou pharmaceutique. Qui prendra la décision de faire breveter la découverte, c'est-à-dire d'en interdire la fabrication ? Qui l'autorisera et autorisera les publicités nécessaires ? Sera-ce pour le plus grand bien commun et immédiatement, ou à bonne date pour asseoir quelque candidature académique, ou bien pour lutter contre quelque concurrence commerciale menaçante ? Il est certain que le brevet permet tous les malthusianismes et que les remèdes proposés sont dérisoires. L'inventeur, dans le domaine qui nous occupe, a d'ailleurs la possibilité d'établir sa « priorité » et, dans une certaine mesure, la propriété de son invention soit par une communication devant une société savante, soit en la publiant dans la presse spécialisée. Ceci a le plus grand intérêt sur le plan moral... il faut bien dire que sur le plan matériel le problème reste posé et qu'avec ou sans brevet (en matière de médicaments) l'inventeur est très mal défendu et d'ailleurs très difficile à défendre.

Le professeur agrégé Henri Baruk publie dans la célèbre collection verte de Masson (Masson et C^ie^, éditeurs) un *Précis de psychiatrie clinique, psychophysiologique et thérapeutique.* Dans une langue toujours accessible, le médecin-chef de la Maison nationale de Charenton expose le fruit d'une très grande expérience psychiatrique et d'une formation biologique très vaste. Mais les six cents pages du texte qu'il nous présente ont été pour lui l'objet d'une longue méditation scientifique et tout autant philosophique. Il en résulte un livre capable d'intéresser le médecin aussi bien par les données classiques qu'il reproduit que par de très nombreux éléments originaux qu'il apporte et, par ceux-ci, un livre capable de provoquer les réactions les plus vives dans le monde littéraire, philosophique et religieux. Il suffit de lire les chapitres consacrés aux rapports du médecin et des malades, tant au moment des examens qu'au moment du traitement, pour concevoir qu'Henri Baruk propose une attitude d'humanité intégrale et — il ne sera pas choqué si nous employons l'expression — de charité intégrale, lui qui, pour cet idéal, a déjà failli périr sous les coups d'un de ses malades.

R.-J. M.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

On ne peut pas dire, comme d'un autre peintre : « Je vais voir les œuvres de Picasso » ; mais plutôt « je vais voir l'œuvre *des* Picasso ». Car, si beaucoup d'êtres humains cachent un double différent au fond d'eux-mêmes, Picasso, lui, comme le cœur de M^me^ de Noailles, est innombrable. Picasso a charmé, étonné, ébloui, ému, scandalisé. On dit : son art est fait de contrastes ; mais c'est parce que Picasso, *c'est l'Antithèse!* Espagnol d'origine, Picasso demeure et sera continuellement en perpétuelle contradiction avec lui-même. Il possède toujours la nostalgie de ce qu'il n'a pas fait, et, comme Goya, il s'enferme chaque jour davantage dans un hermétisme qui souvent déconcerte. Et comme Goya encore, il aime à engendrer des monstres. Ce goût de l'arbitraire qui le mène parfois à des créations de plus en plus imprévisibles lui permet de donner libre cours à sa volonté de pureté plastique ou de schématisme des formes. Cependant on ne saurait tolérer chez cet homme doué d'une puissante originalité, la moindre part d'affectation envers le public, pas plus que le moindre renoncement à ses conceptions artistiques, et cela au profit d'un faux intellectualisme. Il semblait pourtant s'y acheminer progressivement depuis la Libération. Et son exposition d'il y a deux ans était déplorable par le manque de tenue générale de l'œuvre, par ce laisser-aller des questions techniques et par cette impudence dans l'extravagance. Il semblait oublier que la littérature en peinture, ou les vaines formules dogmatiques, ou les pures abstractions sorties des cerveaux confus des pseudo-théoriciens ou pseudo-intellectuels ne peuvent mener un artiste qu'au néant. Et c'est pourquoi l'art — qui est une forme créatrice — devenait chez Picasso négatif et destructeur.

Son exposition actuelle organisée à la Maison de la Pensée française montre des sculptures et des dessins. Parmi ces derniers, nous relevons des œuvres datant de 1936 à 1943, notamment des études pour *l'Homme au mouton, la Colombe,* la série des *Etudes de nus,* les *Scènes de famille* et quelques très belles natures mortes.

La technique et l'esprit sont étroitement liés. Pourquoi faut-il que Picasso se laisse trop souvent entraîner vers des chemins qui ne sont pas toujours ceux de la peinture et de l'art dans toute son intransigeante beauté et sa noblesse ? On doit se moquer dans son idéal artistique de ce que pensent les autres ; mais on n'est plus artiste lorsqu'on se moque des autres.

MAURICE SÉRULLAZ.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Sigrid Undset : *Olav Audunssoen* (Stock).

Voici le troisième volume de cette grande œuvre animée d'une vitalité puissante et dont l'intérêt semble croître à mesure que l'on pénètre plus avant dans les détours du récit. Dans ce tome — l'avant-dernier de la série — Sigrid Undset, comme dans les précédents qui peignent la Norvège médiévale en proie aux guerres civiles et aux compétitions fratricides, sait mener de front le drame individuel, la peinture sociale, la crise de conscience et la tragédie politique.

Constantin de Grunewald : *le Duc de Gramont* (Hachette).

Agénor de Guiche, duc de Gramont, après avoir occupé sous le Second Empire différents postes diplomatiques, devint le 14 mai 1870 ministre des Affaires étrangères. Trois mois avant Sedan !... Faut-il s'étonner que les contemporains l'aient rendu responsable des malheurs de la France ? Il y a là, affirme M. de Grunewald, une injustice, et l'auteur, lui-même ancien diplomate, rouvre le dossier et conclut que le duc de Gramont a été la victime de circonstances sur lesquelles il ne pouvait avoir d'action.

Roger des Allées : *Défense de vieillir* (Centre de recherches d'Auxances, Vienne).

L'auteur, médecin sans diplôme, c'est lui même qui le dit, s'est attaqué au grand problème de la vieillesse, persuadé qu'il est que les jours de l'homme ne sont point aussi bornés qu'on le croit communément et que le centenaire ne devrait pas être une exception. Certaines des considérations de M. des Allées ne relèvent que de l'appréciation des thérapeutes et des biologistes. Sur le plan de l'hygiène générale ses conseils sont d'un esprit pondéré qui se garde des exagérations.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes. **PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.** Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

Professions qui cherchent du monde
(Coup d'œil)

La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé?

En quatre mois vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous, au moyen de la sympathique Méthode Caténale, sans rien changer à vos occupations habituelles.

Demandez le document gratuit n° 4327, École française de comptabilité, 91, avenue de la République, Paris. Ne pas joindre de timbres. Préparation aux examens officiels d'État.

ZERMATT
1.620 m. d'altitude SUISSE
Centre des sports d'hiver. A une nuit de Paris. Saison : début décembre à fin avril. Chemin de fer du Gornergrat à 3.089 m. Télésiège du Blauherd à 2.300 m.

Pour d'idéales vacances de ski d'hiver et de printemps, réservez vos chambres au
SEILER'S HOTEL MONT CERVIN ZERMATT
la première maison de la place, rénovée, avec façade au sud et vue du Cervin. Prix forfait., tout compris, dès Fr. 23,50 par jour. Rens. et prospectus auprès des agences de voyages ou A. Candrian, direct. gén. des Hôtels Seiler, Zermatt.

SCHWEIZERHOF NATIONAL BELLEVUE ZERMATT
Les hôtels aux prix raisonnables où vous vous sentirez à votre aise. Prix forfaitaire 7 jours, tout compris, depuis Fr. 147 et 127. Cuisine et cave renommées. Direction : Dr W. Zimmermann. Tél. (028) 7 71 10.

HOTEL MATTERHORNBLICK ZERMATT
Chalet confortable, situation ensoleillée. Cuisine réputée. Forfait dès Fr. 115 par semaine.

HOTEL PERREN ZERMATT
Le petit hôtel de 1re classe. Face au Cervin. Ensoleillé. Cuisine excellente. Prospectus par A. Schmutz, propriétaire.

HOTELS BREITHORN et du GORNERGRAT ZERMATT
Arrangem. forfaitaires p. 7 jours : fr. 110 et 115. Près des chemins de fer de Viège et du Gornergrat. Hôtels recommandés.

CRANS SUR SIERRE
Soleil et neige.
Amusements et sports. Hôtels confortables. 2 Skilifts.
Le nouveau téléférique à cabines multiples Bella-Lui, 2.600 m. d'alt.

DU 5 AU 14 MAI 1951
GRANDE SEMAINE
AGRICULTURE-COMMERCE-INDUSTRIE
DE TOURS
LA PÊCHE ET LES POISSONS

LA SUISSE pour moi c'est... **L'Oberland Bernois**

Adelboden 1400 m. ü. M.
HOTEL NEVADA PALACE
Première maison sur place. Situation unique et ensoleillée, Patinoire privée, orchestre, bar de nuit. Prix forfaitaire par semaine à partir de fr. s. 180. Réservez à temps.

Mürren
HOTEL EIGER
Idéal pour les sports d'hiver ! Prix à forfait : 7 jours de fr. s. 138.— à 156.—, école de ski et de patinage y compris.

Wengen
PARK HOTEL
Hôtel de vacances tel que vous le désirez. Dernier confort — Orchestre — Bar
Propr. E. Bühlmann.

IVA-ZURICH

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

Pour vos tissus de coton imprimé été 1951
EXIGEZ LA MARQUE
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
IMPRESSIONS DE LYON
DESSINÉ par A. BOUCHERAT, LYON
AVEC TRAITEMENT "500"
NE SE FROISSE PAS